

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

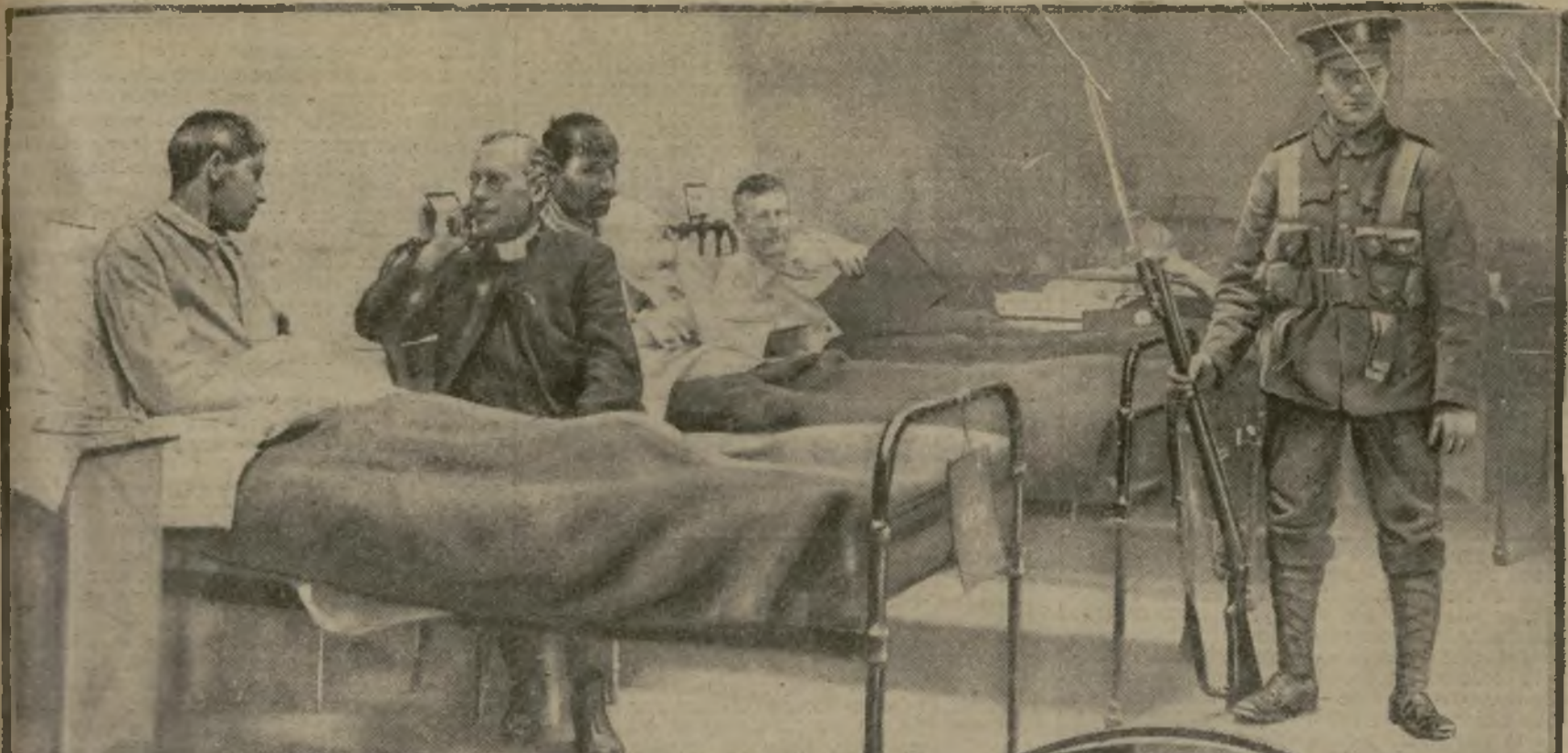
Abonnement (du 1<sup>er</sup> au 15 de chaque mois)  
France: 1<sup>er</sup> 35 fr., 6 Mois: 18 fr., 1 An: 30 fr.  
Étranger: 1<sup>er</sup> 40 fr., 6 Mois: 20 fr., 1 An: 35 fr.  
Les abonnements sont pris dans tous les bureaux de poste.  
Les mandats sont payables au porteur.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

## MAINTENANT QUE L'ORDRE EST RÉTABLI EN IRLANDE...



SALLE D'HOPITAL OCCUPÉE PAR DES REBELLES BLESSÉS



UN LOT D'ARMES PRISES AUX REBELLES



A Dublin, après la répression de la révolte des Sinn Feiners, les autorités militaires, répondant par la fraternité à la haine, ont pris soin de recueillir les insurgés blessés et de les faire soigner dans les hôpitaux, sous la garde de factionnaires. On s'est également occupé de donner asile aux orphelins dont les parents furent tués ou sont disparus. Enfin on a rassemblé en lieu sûr les nombreuses armes fournies par les Allemands, ainsi qu'il a été prouvé.



# Problèmes d'après-guerre

Récemment, M. Edouard Herriot écrivait avec raison qu'une guerre que ne suit pas une renaissance nationale est une guerre inutile.

M. Edouard Herriot pense que pour atteindre à la supériorité économique et industrielle de nos ennemis, il suffirait d'adapter notre enseignement aux besoins nouveaux. En somme, les problèmes économiques et industriels qui se poseront après la guerre se ramèneraient à des questions de pédagogie. A tel point qu'il adjure le ministre de l'Instruction publique de jeter par terre tout notre enseignement actuel : « A bas, écrit-il, la littérature et l'enseignement des arts. Le public est las qu'on le traite en enfant. Il veut des faits et des idées ». Et il conclut : « Nous avons un enseignement de classes, faites-nous un enseignement national. Nous avons un enseignement de mots, faites-nous un enseignement de faits. »

Voilà qui est bien dit.

Cette campagne n'est pas nouvelle. Elle commence plus de quinze ans avant la guerre, à la suite d'un livre bien publié aujourd'hui, de M. Demolin : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* Elle aboutit à des réformes de programmes universitaires dont il n'y eut pas lieu de se louer et qui amenèrent bientôt non seulement les protestations des écrivains indépendants, mais les doléances des plus éminentes autorités professionnelles : médecins, ingénieurs, mathématiciens, grands industriels. Tous affirmèrent qu'une formation classique qui engendrait une bonne discipline de l'esprit était indispensable pour atteindre à un certain niveau dans leurs professions. Cette prétendue modernisation de l'enseignement ne risquait que de donner des résultats contraires à ceux qu'elle désirait obtenir. Mais un vent de barbarie intellectuelle soufflait sur la France quelques années avant la guerre. Il précédait la vague barbare que depuis vingt-deux mois contient l'héroïsme de nos armées.

Tous les hommes, professeurs, hommes politiques, publicistes, qui entreprenaient, comme ils disaient, de moderniser les Français, professaient une admiration exagérée de l'Allemagne et de ses méthodes. Ils se considéraient, d'ailleurs, comme de grands réalistes, de grands amateurs de faits. Il y a cependant un fait que ces grands réalistes ne prévoyaient pas : c'est celui dont depuis vingt-deux mois nous subissons l'abominable présence. M. Pierre Lasserre a rapporté, depuis, la conversation qu'il eut, quelques mois avant la guerre, avec un de ces grands réformateurs : « Et vous vous imaginez, lui dit celui-ci, avec une douce pitié, que l'Allemagne pense à la guerre ! » « Ce que je lui avais dit du péril germanique, poursuivit M. Pierre Lasserre, me donnait à ses yeux figure de troglodyte intellectuel. Soucieux cependant du bien de mon esprit, il ajouta : « Lisez le livre de Nernmann Angell. » J'aurais pu lui répondre : « Lisez les Commentaires de César. C'est beaucoup plus moderne. Les données de la situation séculaire existant entre la Gaule et la Germanie y sont inscrites en lettres de feu. » Il n'est pas besoin de se demander quel était le vrai réaliste, de M. Pierre Lasserre ou du réformateur ?

Il y a sur tout, par eux, nous étions menacés de perdre dans cette crise de bas matérialisme intellectuel cette civilisation qui même aux jours les plus tristes de l'invasion contribua à notre grandeur devant le monde. M. Poincaré, parlant à la Société des Auteurs, a pu dire, il y a quelques jours, des notes tombées dans la lutte contre l'Allemand : « Ils ont sauvé le sens de la composition et de l'harmonie, l'art de la forme et des proportions élégantes, le goût de l'ordre et de la mesure : ils ont sauvé la pureté de l'idée française. »

Serait-il possible qu'ils ne l'eussent sauvée que pour qu'au lendemain de cette guerre fût sacrifiée par des mains françaises cette admirable civilisation, contre laquelle, ainsi que le montra M. Emile Boutroux, dans son discours à l'Exposition du Livre à Lyon, se constituait et se développait la grossière culture germanique ?

Et pendant les tristes années qui précédèrent la guerre, tandis que nous semblions prendre à tâche de vouloir dissoudre tout ce qui était spécifiquement français, que faisaient donc les Allemands ? Ils nous imitaient tout simplement dans notre enseignement industriel et commercial, mais en l'adaptant aux besoins modernes. Ils faisaient ce qu'il nous faudra réaliser au lendemain de la guerre. Ce sont en effet nos grandes écoles techniques, l'Ecole Centrale, l'Ecole des Mines, l'Ecole des Ponts-et-Chaussées, sans parler de l'Ecole Polytechnique, avant tout école militaire, qui leur ont donné l'idée de créer leurs fameuses uni-

versités techniques, de fonder un enseignement technique supérieur à côté de l'enseignement théorique des universités anciennes. Ce sont nos écoles de commerce qui leur ont inspiré leurs universités commerciales. Mais ils ont donné l'idée de créer leurs fameuses universités commerciales où les élèves pouvaient entrer sans concours, sans examen, où les jeunes gens pourvus du diplôme qui correspond en Allemagne à notre baccalauréat étaient admis comme étudiants réguliers, où les autres, suivant leur degré d'instruction, pouvaient être auditeurs ou hôtes.

Ce sont des universités semblables qu'il nous faudra en effet créer demain, à côté de nos écoles professionnelles, d'écoles d'artisans nombreuses, dont les programmes d'enseignement devront varier avec les besoins et les richesses des régions. Et nous voyons ainsi encore apparaître la question du régionalisme, comme à propos de toute question touchant à notre régénération française.

Pourquoi, ayant eu les premiers l'idée de cet enseignement industriel et commercial, ne l'avons-nous pas développé, ne l'avons-nous pas adapté aux nécessités modernes ? La faute n'en est certes pas à l'autre enseignement dont la mission ne fut jamais que d'entretenir les traditions de notre culture française, de donner, à l'aide d'une expérience séculaire, à ceux qui le reçoivent cette science de l'homme qui rendra toujours plus facile à une cervelle bien faite l'étude des autres sciences, en lui permettant d'acquiescer de bonnes méthodes d'esprit.

Il faut chercher ailleurs la cause de cette erreur. La France subissait peut-être bien avant la guerre des impulsions politiques : ne lui manquait-il pas une impulsion organisatrice ?

Georges Le Cardonnell.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

Joué dernier, sur l'esplanade des Invalides, le général Cousin a remis au fils aîné de Charles Péguy la Croix d'honneur méritée par son père, tombé vaillamment sur le champ de bataille, un jour de victoire — cette victoire de la Marne, inachevée, pourtant féconde en immenses résultats, toute pareille à celle que remporta le Gallo-Romain Aëtius sur les Huns dans les plaines de Châlons, et qui, comme celle-ci incomplète, changea pourtant la face du monde.

Ce sera l'une des gloires et l'une des originaux de Charles Péguy — il en eut d'autres — de n'avoir obtenu qu'après sa mort, et comme soldat, cette croix dont depuis des ans il était digne comme écrivain, et plus que digne.

On peut poser un point d'interrogation quand on voit certains journaux écrire : le « poète » Charles Péguy. Les longs poèmes de Péguy, remplis de singulières répétitions verbales, sont la partie la plus disantable de son œuvre, et il se peut bien que les motifs pour lesquels on voulut leur faire une réputation n'aient pas grand chose de commun avec la littérature. Mais ce fut un prosateur impétueux, oratoire, d'une étrange vigueur, avec d'étranges trouvailles, une sorte de lyrisme formidable. Quand on cherche à définir son talent par des comparaisons, on ne peut — il n'est pas de plus forte louange — songer qu'à de grands noms : la Satire Ménippée, Rabelais même, et Venillot.

Et puis ce fils de paysan, qui se vantait d'être resté paysan, était profondément patriote — et peuple ! De Jeanne d'Arc à la Révolution, il voyait dans l'histoire de France un développement inéluctable. Les pages enflammées qu'il a écrites sur les volontaires de 92 sont parmi les plus belles que je sache. Il disait toujours tout ce qu'il pensait. Et il est mort comme il avait vécu : bravement.

Pierre Mille.

Tous les jours, à la gare du Nord et de l'Est, ce sont des départs émouvants de permissionnaires. Mais la consigne sévère qui empêche les parents de passer sur le quai de départ écoute les adieux. Et c'est à travers une barrière épaisse que doivent s'échanger les derniers mots et les derniers regards.

Hier, passant, telle une flèche, devant l'employé chargé de vérifier les billets, une jeune femme parvint à rejoindre son mari sur le quai.

L'employé, en criant comme un sourd, appela la jeune délinquante, qui se garda bien de l'entendre. Alors, mettant à sa place l'agent chargé d'assurer l'ordre, l'employé se précipita parmi la foule déjà boueuse des poils.

On le vit essayer de prendre par le bras la jeune femme, qui dut protester violemment, car il n'insista

pas ; mais, revenant à son poste, il dit à l'agent : « Allez la chercher ! »

La figure de l'agent s'allongea ; cependant, obéir et s'éloigner à son tour. Sa pèlerine sombre perdit bientôt parmi les capotes à l'horizon. Cinq minutes passèrent. Puis il revint tout seul.

— Je ne l'ai pas trouvée, dit-il.

Les agents sont de bons maris.

\*\*\*

On a dit déjà que la fameuse « comtesse verte », la comtesse Markiewicz, qui a pris part aux troubles d'Irlande, avait habité Paris avant d'être à l'Ecole des Beaux-Arts.

Mais on n'a pas dit que, dès ce temps déjà, elle apparaissait à ses camarades quelque peu excentrique et folle. Elle arrivait d'Irlande, où ses parents, les Gore-Booth, jouissaient d'une grande fortune, dont ils ne se montraient pas généreux avec les enfants. Et lorsqu'ils venaient à Paris, descendant dans un hôtel très élégant où leur fille allait le voir, ils se contentaient de lui payer une robe « à cause des domestiques ». C'est à Paris qu'elle s'éprit d'un élève-peintre comme elle, à la tête bronzée, le comte polonais Markiewicz. Il était brun, elle était blonde. Le jeune ménage peignait beaucoup, et pour vivre, jusqu'au jour où il disparut, parti pour l'Irlande où les Gore-Booth s'étaient enfin attendris.

Il serait peut-être curieux aujourd'hui de retrouver les portraits faits à Paris par la « comtesse verte » ? L'un d'eux, en tout cas, serait certainement un grand succès : celui de Mlle Cahen d'Anvers, venue depuis la femme du général Townshend.

MANNEQUIN 46

Si j'avais le temps je plaindrais les dames boches car ce qui leur arrive n'est pas drôle. Les 46 boches de commerce de leur deux pays viennent, en effet, décider que, pour faire une robe on ne peut désormais employer que quatre mètres d'étoffe.

Voilà les dames boches dans un sac...

Et jamais, depuis la fondation de l'empire d'Allemagne, les robes n'ont été si abondamment pourvues de fronces, de volants, de tuniques. Car on a été en guerre avec la France, il n'y a encore qu'un mode de Paris pour « exister » à Berlin.

Cette mesure, d'une application si intempérante paraît cependant comporter une petite atténuation. A partir de la taille 46, il sera accordé un supplément d'étoffe. dit la note allemande.

Et tout d'abord les dames boches vont se croquer. Il est, en effet, de notoriété mondiale qu'elles ne pèchent point par sveltesse et le mannequin bien que marquant la limite extrême où finit la mode, ne doit pas, au delà du Rhin, montrer beaucoup de corsages.

Ainsi donc, portant comme des trophées leur buste débordant, leurs gros bras, leurs énormes hanches, les dames boches n'auront aucune gêne à promener quelles méritent, du fait de leurs contours, le petit supplément d'étoffe. Et, sans doute le leur donnera-t-on pendant quelque temps encore.

Mais faut-il juger les Boches plus bêtes qu'ils sont ? Et les membres de leurs Chambres de commerce auraient-ils pris un arrêté, à la fois impopulaire et inesthétique, pour le seul plaisir d'être les premiers à l'entreprendre ?

Pour moi, je préfère supposer que ces dictateurs en tissus escamotent, à bref délai, l'immigri-seront des dames boches. Et vraiment Dieu et les hommes devraient bénir l'Angleterre, si grâce au *Grichen* acquiescent enfin la fine et souple silhouette qui permettrait d'adopter dans tout l'empire le mannequin 46 comme « mannequin national ».

Toutefois, des gens qui conversent un moment parce que les portes manquent à Berlin sont capables de ne pas comprendre un tel bonheir. — Il y a TAILLIS.

Il était peintre de talent avant la guerre. Un d'obus le blessa, et l'on dut l'amputer du bras droit. Le malheureux artiste ne peindra plus. Son talent est d'autant plus cruelle qu'il venait, par quelques œuvres originales, peu avant août 1914, montrer une nouvelle orientation de son talent.

— Mais, nous disait-il hier, je me consolerai en donnant mes idées aux autres. Des idées ? J'en ai horde. On croirait qu'elles m'assaillent ainsi en foule parce que je ne puis plus les réaliser. Vous en voulez-vous une ? Elle me traverse à l'instant. Tableau de genre : une route en forêt, crématoire, des faunes aux pieds d'égyptiens, des satyres, des nymphes mythologiques, les antiques hôtes des bois, affolés, fuyant, rentrant dans les fourrés parce qu'il y a, là-bas, arrive, dans le flambolement de ses phares, l'automobile des temps modernes. Il y a une idée de tableau là. Publiez-la ; je serais content si quelqu'un en tirait parti.

Et le poilu manchot est parti, mélancoliquement.

Le Veilleur.



# Journal d'un neutre

Les affaires m'ont totalement absorbé depuis quelques jours. Vraiment, elles ne vont pas tout droit ; les difficultés trop souvent me rappellent que je ne suis pas à Paris pour m'amuser et pour noter le pittoresque parisien, mais pour étudier l'organisation d'une filiale anglaise, en territoire suisse, de l'entreprise allemande que je représente. Eh bien ! voici que les Français et leurs alliés paraissent d'humeur à se défendre ! Ils font des conférences commerciales ! M'est avis qu'après la guerre, ils ne se laisseront pas tondre sur le dos ni manger dans la main, et qu'ils me donneront du fil à retordre, si je peux réunir ces trois métaphores : le grand Shakespeare en a ri-qué bien d'autres.

Pour trancher les difficultés dont il s'agit, continuellement dois-je communiquer avec mes chefs de Berlin. Et c'est une cérémonie de tous les diables. Car de façons ! Venir en ce moment de Berlin à Paris, qui est si direct, ou vice versa, c'est presque impossible. Et ils disent que ce mot n'est pas français ! Je pense qu'on irait plus commodément dans l'anc. Nonobstant, M. Spandau lui-même m'a fait l'honneur de se déranger cette semaine pour un colloque, nécessité par un accroc que je ne consignerai pas ici plus précisément (car une perquisition à domicile pourrait faire tomber mon *diary* aux mains d'un ennemi), et jusqu'à moi, par monts et par vaux, M. Spandau est parvenu.

— Eh ! lui dis-je après l'avoir salué avec la déférence due, en quel équipage, herr Spandau ?

Il faut dire, pour comprendre, que herr Spandau avait en travers du front une balafre toute neuve, non de celles qu'il regut à l'université : je les connais bien, elles résident toutes sur le nez ou le menton. De plus, le compte y était, outre celle que je tiens de signaler, qui, le répète, semblait neuve.

— Vous regardez à ma balafre, fut en effet la réponse de M. Spandau. Je l'ai reçue le 1<sup>er</sup> mai sur Pariser-Platz, et bien injustement. Car vous pouvez croire que je n'étais pas de ceux qui criaient : « La paix et du pain ! » Vu que je ne manque pas personnellement, et d'ailleurs, pour la maison, il faut que la guerre dure encore un peu. Au contraire, j'engueulait la foule, ainsi dire, et je lui criais : « Voyons ! Têtes de porcs ! » Ceci n'est pas d'un social-démocrate, que vous semble ? Mais un stupide agent m'a donné sur la tête un coup de matraque, qui ne se voit pas, et par devant, ce coup de sabre, qui se voit.

— Pardon, pardon, dis-je. Mais d'abord, mes condoléances.

Il les agréa poliment avec une inclination.

Je repris :

— Pardon, pardon ! Y eut-il donc des émeutes à Berlin, le 1<sup>er</sup> mai ?

— Colossales ! répondit M. Spandau.

— Colossales, j'entends, dis-je. Mais, réelles ?

Et M. Spandau, qui à ses heures est comme moi philosophe métaphysique, me répondit avec son gros air de Heidelberg que ce concept de colossal n'entend pas seulement l'essence mais l'existence, notamment quand il est appliqué à une émeute. Je soulevai, puis, redescendant de ces hauteurs, je lui demandai, dans l'ordre du positif, pourquoi ce doux peuple de Berlin, si discipliné, était criant sur le Pariser-Platz : « La paix et du pain ! »

— C'est, me répondit M. Spandau, qu'il crève de faim, et qu'il a soupé de la guerre. (Je cite toujours l'anglais.)

— Mais, dis-je, comment savoir ce qui en est quant à la faim ? L'an dernier, vous avez dit : « C'est la famine » et poussé des plaintes sur les toits. Les Allemands ont cru, on croit toujours ce qu'on désire ; mais petit bonhomme vit encore ; en sorte que, cette année-ci, il a beau se plaindre, les Alliés croient qu'on cachette il se gobe. Monsieur Spandau, c'est justement le conte, allemand d'origine, du garçon qui criait au loup quand le loup demeurait pacifique dans la forêt ; et puis, le loup étant sorti du bois, il cria encore au loup : nul ne le crut, et le loup donc le mangea.

— Vous ne m'apprenez rien, répondit M. Spandau, déjà je connaissais cette anecdote.

— Faites-en votre profit, dis-je ; non vous, mais l'Allemagne : car il est urgent. En outre, le chancelier dit au Reichstag : « Nous regorgeons de denrées », et le président Wilson : « Nos femmes, nos enfants mourront bientôt comme mouches. » Si vous dites blanc, si vous dites noir, on va penser qu'une fois sur deux c'est mensonge. Mauvais pour la réputation de Germania ! Enfin, ces émeutes aussi sont chose mauvaise, car les neutres regardent. Ils font leurs petites réflexions. Ils pensent que le défaut de pain au rôtier n'est pas la seule raison pourquoi on se bat sur le Pariser-Platz, et que peut-être l'Allemagne sent le vent froid de la défaite. Et le pis, monsieur Spandau, c'est que les neutres n'en sont pas fâchés.

— Ah ! Monsieur Schanzli, me répondit-il, le monde entier nous jalouse.

— Un peu moins, dis-je, depuis trois mois.

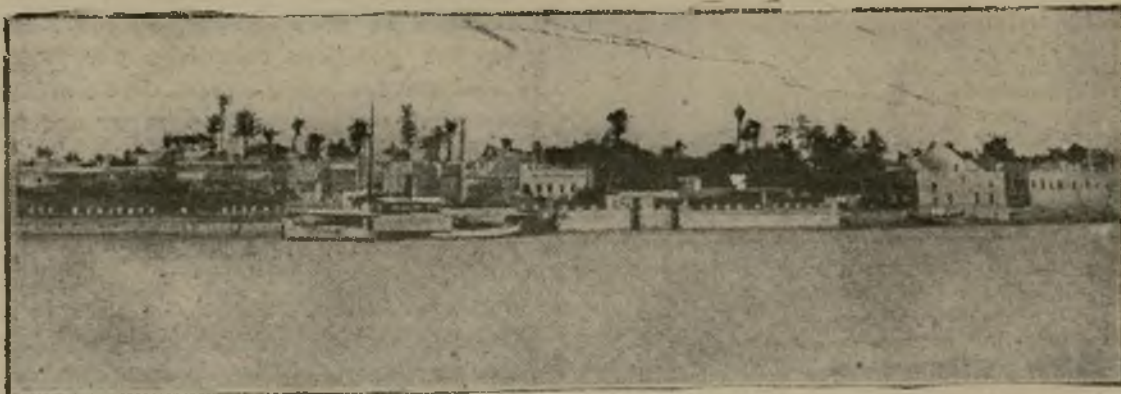
Mais je me mordis les lèvres, et eus regret de cette parole inconsiderée.

P. c. c. :

Abel Hermant.

# BAGDAD

La ville fabuleuse des Mille et une Nuits sera bien étonnée d'être assiégée par les Russes, mais plus encore de se voir défendue par des Allemands, des Autrichiens et des Bulgares



D'après les derniers renseignements, les Russes, dans leur marche dans la direction de Bagdad, sont actuellement à une distance de 35 kilomètres de Khanikin, ou, suppose-t-on dans les milieux compétents, les troupes auront à surmonter une résistance acharnée de la part des Turcs qui ont organisé puissamment Khanikin.

Les journaux de Londres reproduisent un télégramme de Pétersbourg, d'après lequel les troupes allemandes sont arrivées sur le front du Caucase, à la suite de la promesse faite par le haut commandement allemand aux Turcs.

Des ingénieurs allemands, déclare-t-on, fortifient Bagdad en toute hâte. Ils poussent rapidement en avant, vers le front du Caucase, du matériel de guerre allemand et des canons lourds autrichiens, ainsi qu'un certain nombre de troupes bulgares qui ont hiverné à Constantinople.

Mais celles-ci peuvent à peine espérer gagner Bagdad à temps pour la lutte finale qui, on le pense, aura pour résultat de chasser les Turcs, de resserrer le cercle autour de l'Allemagne et de renverser totalement les vues ambitieuses de la suprématie prussienne en Orient.

## LA COMMISSION DE L'ARMÉE entendra aujourd'hui le gouvernement

Le général Pédoya, président de la commission de l'armée, avait convoqué hier cette dernière en vue de s'occuper des publications récentes faites au sujet de la bataille de Verdun. Il avait écrit en même temps au président du Conseil et au ministre de la Guerre pour les prier de venir conférer à ce sujet avec la commission.

Le ministre de la Guerre, absent de Paris, n'a pu être touché par la convocation. Le président du Conseil a répondu qu'il se rendrait, aujourd'hui samedi, devant la commission en même temps que le général Roques.

M. Pédoya a fait part, hier après midi, de cette réponse à ses collègues, qui se réuniront donc aujourd'hui pour entendre le président du Conseil et le ministre de la Guerre. Plusieurs membres de la commission de l'armée ont toutefois protesté, s'étonnant que leur président ait cru devoir convoquer des membres du gouvernement de sa propre initiative sans avoir consulté ses collègues.

## LORD CURZON

Directeur de l'aviation anglaise



LONDRES, 12 mai. — Le *Daily Telegraph* croit savoir que le gouvernement a décidé de créer une direction de l'aviation sous le contrôle parlementaire.

Lord Curzon en serait le chef. Les efforts de cette direction tendront à mettre en harmonie les branches navale et militaire de l'aviation.

Ayuntamiento de Madrid

## LA BATAILLE DE VERDUN

Nos positions de la cote 304 restent en notre possession

L'ennemi paraît renoncer momentanément à la cote 304 et porter son effort de part et d'autre à l'ouest, sur le bois d'Avocourt, où son bombardement est très intense ; à l'est, sur le Mort-Homme, où il vient d'essayer vainement de nous enlever les éléments de tranchées dont nous nous sommes emparés le 10 mai entre le sommet principal et la cote 265. Une attaque contre nos positions au sud-est du fort de Douaumont n'a pas eu plus de succès.

Il peut paraître étrange qu'après nous avoir mis dans la nécessité d'évacuer les tranchées de la pente septentrionale de la cote 304 il ne soit pas facile à l'ennemi de redescendre de l'autre côté en occupant la position entière. C'est ce qui n'eût pas manqué d'arriver dans l'ancienne guerre, où l'artillerie ne jouait qu'un rôle accessoire. Les redoutes étaient alors placées sur les sommets, de manière à tenir sous leurs feux de mousqueterie l'assaillant qui montait la cote ; quand elles avaient succombé, la position était prise.

Aujourd'hui, aucune attaque d'infanterie n'est possible avant que les retranchements n'aient été démolis par l'artillerie. Or, le tir de l'artillerie ne se règle avec précision, et les résultats n'en sont aisés à observer que sur les pentes exposées directement à la vue. Pour battre les contre-pentes, il faut recourir à l'observation par avions, dont les données sont toujours incertaines et qui, de plus, est gênée par les intempéries.

C'est pourquoi les principaux ouvrages de la défense ne sont pas aujourd'hui situés sur les pentes, ni au sommet, mais sur les contre-pentes. Ces ouvrages sont capables de résister même quand les pentes et le sommet sont tombés au pouvoir de l'ennemi, ainsi que nous en avons fait l'expérience nous-mêmes lors de notre offensive de Champagne.

Les Allemands, à leur tour, ne sont jamais arrivés à nous enlever le Mort-Homme, bien qu'à un certain moment nous en eussions abandonné le sommet. C'est nous, au contraire, qui en avons réoccupé les pentes aussitôt que les attaques ennemies ont faibli. Tout porte à croire qu'il en sera de même à la cote 304, ou plus exactement à la colline dont le sommet est à la cote 304, et que, une fois de plus, l'ennemi en sera pour ses frais.

Jean Villars.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.



## LES RAPPORTS GERMANO-AMÉRICAINS

## Un point à élucider

*Le pirate qui coula le "Sussex"  
a-t-il été puni ou récompensé ?*

Dans certains milieux on déclare que l'ober-leutnant Z.-S. Otto Steinbrick, commandant le sous-marin U-19, qui probablement torpilla le *Sussex*, a reçu la croix à pour mérite.

D'autre part M. Lansing, au cours d'une interview, a déclaré qu'il avait l'intention de demander à l'Allemagne des détails sur la punition dont fut l'objet le commandant du sous-marin qui attaqua le *Sussex*.

Le secrétaire d'Etat a donné à entendre que les Etats-Unis demandent à l'Autriche quel châtiment fut infligé aux commandants des sous-marins responsables de la destruction de l'*Ancona* et de l'*Arabia*.

## Comment l'Allemagne excuse Otto Steinbrick

BERNE, 12 mai. — Voici comment le gouvernement allemand, après avoir avoué le torpillage du *Sussex*, explique ses dénégations antérieures :

Avant la guerre, le *Sussex* n'aurait possédé qu'un seul mât, peint en blanc ; après le début des hostilités, il en aurait eu deux, peints de couleur sombre. Le commandant du sous-marin est donc excusable, d'après l'Autorité allemande, de ne pas avoir reconnu le *Sussex*.

## La dette allemande

ZURICH, 12 mai. — Commentant l'aveu allemand du torpillage du *Sussex*, la *Gazette de Berlin* a midi déclare que le gouvernement allemand va être contraint d'exprimer ses regrets aux puissances neutres et d'indemniser les victimes neutres qui étaient sur le *Sussex*. Le gouvernement allemand paiera les dégâts et donnera peut-être d'autres satisfactions.

## APRÈS L'ÉCHANGE DES NOTES

## Commissions verbales

AMSTERDAM, 12 mai. — D'après le *Nieuwe Courant*, M. Grew, secrétaire de l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, s'est rendu à Copenhague pour s'embarquer pour l'Amérique.

M. Grew est chargé de rapporter verbalement à Washington les conversations confidentielles qui ont eu lieu entre M. Gerard, l'empereur Guillaume et le chancelier de Bethmann Hollweg.

## La presse allemande

La réponse de M. Wilson a jeté hier dans un désarroi complet la presse allemande. Les journaux officiels se montrent en général assez satisfaits. Il semble qu'eux seuls aient compris la consigne gouvernementale en ce qui concerne la situation présente. Dans le reste de la presse c'est une avalanche d'avis et de remarques dissemblables.

On doit cependant admettre que le gouvernement allemand a la volonté de renoncer à la guerre sous-marine faite à des navires de commerce pour un temps plus ou moins long et que la note devra être comprise ainsi.

La décision allemande d'appliquer désormais les règles de la guerre navale ordinaire à la guerre sous-marine est une décision unilatérale et qui entre immédiatement en vigueur.

On ne saurait donc parler de conditions ; toutefois, les événements pourront l'obliger un jour à reprendre sa liberté d'action.

Celle de Cologne nous sert le « sacrifice de l'Allemagne en faveur de l'humanité » :

La note Wilson ne change en rien notre déclaration relative au blocus de l'Angleterre, dont dépend notre politique sous-marine directement, et il demeure que, par sa réponse, l'Allemagne est la seule nation qui, sans y être forcée, ait fait un sacrifice en faveur de l'humanité et bien que la note agressive des Etats-Unis ne l'y encourage pas.

Certains journaux font exploser leur colère. La *Post*, à cet égard, est la plus violente :

M. Wilson aurait mieux fait de se taire que de jeter cette note à la face du gouvernement allemand. Elle prouve seulement que le peuple américain est présent dans la politique mondiale par un homme capable de mesurer avec modération un succès politique et de garder de la mesure.

La seconde partie de la note est prouvée par M. Wilson avec un rire de mépris. Les cyniques de l'Allemagne. Le ton de la note doit scandaliser tout être satisfait et elle l'est.

Mais la plus grande partie de la presse allemande, que la solution du coullit est pro-

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 12 Mai (649<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — Sur la rive gauche de la Meuse, intense activité de l'artillerie dans le secteur du bois d'Avocourt.

Au Mort-Homme, les Allemands ont tenté vainement de nous déloger, au cours de la nuit, des positions conquises par nous le 10 mai sur les pentes ouest. Deux attaques successives ont été repoussées par nos feux.

Sur la rive droite, bombardement de la région Douaumont-Vaux.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

**VINGT-TROIS HEURES.** — Sur la rive gauche de la Meuse, des combats partiels, engagés au cours de la journée, nous ont permis d'élargir sensiblement nos positions au sud-est d'Haucourt. Bombardement assez vif de la région Le Mort-Homme-Cumières.

Sur la rive droite, violent bombardement de nos premières et de nos deuxième lignes entre le bois d'Haudromont et Vaux. Une attaque allemande dirigée contre nos tranchées au sud-est du fort de Douaumont a été complètement repoussée.

Sur le reste du front, actions d'artillerie particulièrement vives en Champagne et dans les Vosges.



M. DE VILLANUEVA

qui a été élu président de la Chambre espagnole avec une majorité sans précédent jusqu'ici : 291 voix sur 293 votants

### "Les contresens gouvernementaux" de la Grèce

ATHÈNES, 11 mai. — Le président du Conseil et le ministre des Finances et de l'Economie nationale ont mis aujourd'hui la dernière main à la convention relative à l'emprunt, qui sera signée samedi et probablement soumise lundi au vote de la Chambre. Les conditions déjà connues, c'est-à-dire de 88 50, rapportant intérêt à 5 0/0.

Le gouvernement maintient sous les armes dix mois, 24 classes, soit un total de 300.000 hommes sans cependant pouvoir les équiper et les nourrir aisément. Des soldats, en Macédoine, portaient l'hiver dernier des uniformes rapiécés et couchaient, sans manger à leur faim, sur de misérables grabats de paille par une température de 12° au-dessous de zéro. Nous en avons même vu qui quittaient dans les rues comme de pauvres gens afin de pouvoir acheter un paquet de cigarettes. Si la mobilisation continue et si des circonstances inattendues poussaient la Grèce à entrer en guerre, il faudrait, au lieu d'envoyer les soldats à la bataille, les diriger sur les hôpitaux afin qu'ils puissent tout d'abord réparer leurs forces, tant leur épuisement est grand.

## L'emprunt

ATHÈNES, 11 mai. — Le journal *Alithies*, d'Athènes, écrit sur l'état de l'armée grecque un article de fond intitulé : « Les Contresens gouvernementaux », dont nous extrayons les lignes suivantes :

## ÉTATS-UNIS ET MEXIQUE

## Une opération de police qui deviendra probablement une véritable expédition

WASHINGTON, 11 mai. — Le désordre continue de régner au Mexique. Les citoyens américains sont journellement molestés et les attentats contre les trains se multiplient.

La nouvelle incursion mexicaine a compliqué la situation.

Le retrait du corps expéditionnaire n'est donc pas encore envisagé. Les troupes américaines fortifient leurs positions et viennent de recevoir un renfort de 1.500 hommes.

Une seconde expédition américaine a pénétré dans l'Etat de Chihuahua où 35.000 carteristes sont en train de se rassembler.

Le président Wilson a donné l'ordre aux sujets américains résidant dans le Mexique septentrional de quitter cette région.

La guerre semble maintenant inévitable entre les Etats-Unis et le Mexique, si l'on doit se fier aux signes extérieurs.

## L'Allemagne complice des bandits mexicains

NEW-YORK, 12 mai. — Le *World* se demande quels sont les véritables instigateurs des méfaits d'Américains sur la frontière mexicaine. Il fait remarquer que l'opinion du général Carranza et de son représentant à Washington est que des complots d'attaques sur la frontière ont été organisés aux Etats-Unis.

Il y a de nombreuses raisons à l'appui de cette thèse ; par exemple, à Glen Spring, Arizona, à Culiacan, ce sont des troupes américaines qui furent l'objet de la première attaque des bandits. Or, il est notoire que les pillards mexicains de la frontière se contentent généralement de voler les chevaux et de piller les boutiques. Ils évitent toujours d'aborder des postes militaires.

D'autre part, il est raisonnable de supposer que s'il n'y avait pas poussé jamais Villa à l'opération, on des points si éloignés de son champ d'action habituel.

Le *World* demande donc au gouvernement des Etats-Unis une enquête sérieuse pour découvrir les coupables. Il faut, dit-il, que le gouvernement sache que le parti américain de l'intervention au Mexique veille sans cesse et que les conspirateurs allemands sont loin de l'ignorer. Il est temps que l'on connaisse leurs noms et adresses.

## Une preuve

NEW-YORK, 12 mai. — L'*Evening Sun* vient de publier la copie d'un ordre transmis aux officiers de réserve allemands habitant les Etats-Unis et leur enjoignant de se rendre immédiatement à Juarez (Mexique) dans le cas où les relations diplomatiques entre l'Allemagne et l'Amérique seraient rompues.

### Le gagnant de la dernière coupe Gordon-Bennett meurt à l'ennemi

BOLOGNE. — Le *Resto del Carlino* annonce, et la nouvelle est confirmée de source autrichienne, que le commandant Pastine, chef de la compagnie d'aéroliers de la 1<sup>re</sup> armée, est mort à bord du dirigeable italien tombé, il y a quelques jours, en arrière de Gorizia. Le commandant Pastine était âgé de quarante deux ans et avait été promu depuis trois semaines. Il avait été vainqueur de la Coupe Gordon-Bennett, en 1913, et avait pris part, à bord du dirigeable P. 2, à toute la campagne de Libye. Sa mort est une grande perte pour l'armée italienne.



### Deux entrepôts et trois steamers détruits par un incendie à Hambourg

COPENHAGUE, 12 mai. — Des voyageurs venant de la frontière annoncent qu'un incendie d'une violence inouïe a éclaté, mercredi matin, dans les docks de Hambourg.

D'après les renseignements recueillis, deux entrepôts ont été complètement consumés et trois steamers, amarrés le long du quai Kaiser Wilhelm, entièrement détruits.

Ce n'est que mercredi très tard dans la soirée qu'on a pu se rendre maître de ce sinistre dont les causes ne sont pas encore connues mais qui paraît avoir causé des pertes énormes.

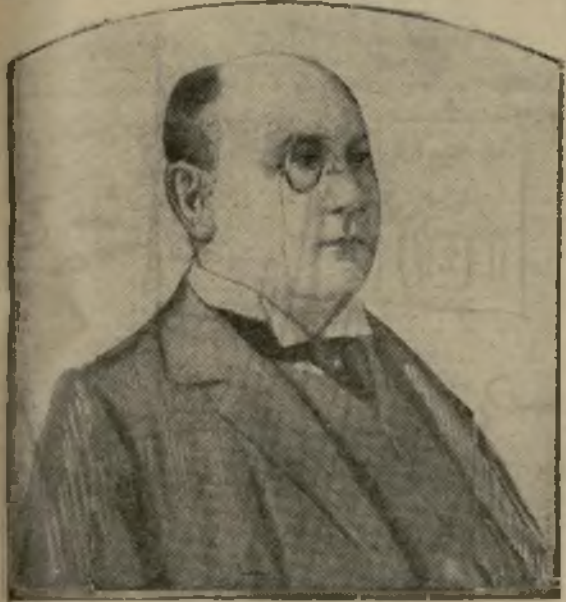


## « Si nous parlions d'autre chose? »

Des colonies, par exemple : écoutez M. Solf, il est très éloquent »

Chaque fois qu'une maîtresse gifle s'abat sur une des jeunes rebondies de dame Germania, celle-ci tourne la tête et parle d'autre chose. C'est la diversion.

La lacconique réponse américaine ayant balayé les leçons qu'avait pu faire naître la prolixe note allemande, la Wilhelmstrasse a immédiatement



DOCTEUR SOLF

expédié à Hambourg le Dr Solf, secrétaire d'Etat à l'Office colonial de l'empire, avec la mission bien déterminée de... distraire.

Comment? L'Office colonial de l'empire?... Parfaitement... L'Allemagne a perdu toutes ses colonies, mais en plus d'un secrétaire et d'un sous-secrétaire d'Etat, elle continue à posséder toute une foule de fonctionnaires : 37 civils et 16 militaires, sans compter le menu fretin.

Arrivé à son *dolce far niente*, le Dr Solf est parti pour la ville hanséatique, où il a fait (vous l'avez deviné?) une conférence et a parlé des colonies allemandes.

Sujet bien maigre, bien aride, mais qui n'empêche pas le *Hamburger Fremdenblatt* de lui consacrer deux grandes pages enthousiastes.

Nous nous garderons, certes, d'analyser en détail les discours en question, quoiqu'il soit fort intéressant, car, comme tout ministre allemand qui se respecte, le « secrétaire d'Etat aux Colonies » enjolive ses dires de sornettes incomparables.

Mais nous reproduirons quelques fleurs littéraires dignes du florilège.

Le Dr Solf fut jadis gouverneur de Samoa, ce qui permit à la feuille hambourgeoise d'orner ses deux pages d'agréables vues de l'archipel et de la maison que le gouverneur habitait à Apia.

« Je connais parfaitement — a dit le Docteur — les habitants de cette jeune et florissante colonie germanique. Bien que doués d'instincts cruels, ils s'étaient facilement pliés au gouvernement paternel du kaiser et j'avais réussi, sans beaucoup de peine, à les soumettre aux lois de la civilisation. Il m'est extrêmement pénible de constater que nos ennemis les forcent (comme aussi d'autres peuples colonisés par nous) à combattre la mère patrie.

Parmi les qualités de ceux que l'hygiène anglaise appelle des « Huns », la France désigne les « Boches » et la traitresse Italie des « Teutons ». (Allemands glorieux) il y a un remarquable idéalisme, incompréhensible de nos ennemis, et qui rayonne sur le peuple allemand tout entier, dans les châteaux aussi bien que dans les chaumières.

C'est pourquoi nous ne considérons pas les colonies allemandes à l'instar d'établissements de commerce, de sources de gain où les races autochtones doivent être pressurées.

L'Allemand regarde les colonies comme des terres fabuleuses illuminées par la magie d'un soleil merveilleux, comme des territoires vierges capables d'exercer une puissante attraction sur nos jeunes gens, et où nous avons déployé le noble drapeau de l'humanité et de la culture. »

Il faut remarquer, et le docteur Solf s'est bien gardé d'en parler, qu'avant la guerre un très fort parti politique allemand ne cachait point son souverain mépris pour l'Empire colonial, et railait avec mépris les efforts que faisait le gouvernement pour galvaniser le commerce avec le « sable » (Sud-Ouest africain allemand), avec les « repeintes à nègres » (Afrique orientale allemande

et Togo), et avec les « marais pestilentiels » (Cameroon).

Le docteur Solf feint aussi d'oublier les primes et les cadeaux vainement offerts aux jeunes gens qui n'éprouvaient aucun attrait pour les terres fabuleuses.

Quant au « drapeau » dont il est question dans le discours prononcé à Hambourg, l'orateur a bien fait d'étendre un voile sur les bienfaits de l'administration coloniale allemande. L'histoire rappellera toujours la sanglante répression des Hereros (autochtones... non pressurés!) accomplie par le général von Trotha, et les cruautés incroyables qui marqueront les gouvernements du prince von Arenberg, du docteur Karl Peters, du chancelier Beist et de tant d'autres.

Mais, revenons à la conclusion du discours. Elle comprenait une promesse mirifique, faite pour apaiser des gros commerçants hambourgeois dont les intérêts coloniaux sont fort compromis.

« Tous les dégâts matériels et les pertes navales subis par les sujets allemands aux colonies seront réparés. Au nom de l'Office colonial de l'Empire, j'en fais ici le solennel serment. »

C'est la seconde fois qu'une telle promesse est faite par le gouvernement impérial. Or, nul ne l'ignore, deux affirmations se détruisent.

G-G. Z.

Que représentaient-ils? Rien : eux-mêmes

## La conférence de Kienthal ou les mandataires sans mandat

La *Stampa*, de Turin, publie des détails sur la conférence socialiste qui vient d'être tenue à Kienthal.

L'un des membres de la conférence, interviewé, a déclaré que les participants n'ont pas pu trouver un terrain d'entente pour des engagements précis. Le résultat de la réunion a donc été négatif.

Les deux députés de la Chambre prussienne et saxonne qui représentaient l'extrême socialisme intransigeant, en compagnie d'un rédacteur du *Vorwärts*, ont prétendu que le mouvement socialiste dans le socialisme gagnerait des adhérents de plus en plus nombreux. Ils ont même parié de 70 villes où les socialistes internationaux et partisans de la paix l'emporteraient sur les socialistes nationaux et gouvernementaux. Et, cependant, cette faible délégation allemande, qui ne comprenait pas une seule des notabilités de l'opposition socialiste, a décliné de prendre des engagements.

Ajoutons que la rédaction de l'*Appel*, organe des social-démocrates et des socialistes révolutionnaires russes unifiés et des groupes y adhérant, vient de désavouer les délégués qui, à Kienthal, ont prétendu représenter le parti socialiste révolutionnaire russe et le parti socialiste-démocrate ouvrier russe.

## La conscription en Angleterre

Le vote sur l'ensemble du bill aura lieu la semaine prochaine

LONDRES, 12 mai. — La Chambre des communes a terminé à deux heures du matin, au cours d'une séance de nuit, la discussion des articles du bill militaire.

Il sera procédé au vote sur l'ensemble dans le courant de la semaine prochaine.

## L'efficacité du blocus

Le problème de l'alimentation devient terriblement angoissant pour l'Allemagne

ROTTERDAM, 12 mai. — Le correspondant du *Daily Telegraph* à Rotterdam donne des précisions intéressantes sur la question du blocus. On peut considérer, dit-il dans sa dépêche, le blocus de l'Allemagne comme un facteur important de la guerre.

Cela ne revient pas à dire que les empires centraux meurent de faim, mais signifie simplement que le manque de vivres s'y fait cruellement sentir. Si les conditions actuelles persistent, la famine réelle succédera certainement aux privations maintenant imposées. Ce qu'il faut, c'est maintenir rigoureusement le poids de la pression que la flotte britannique fait subir à l'ennemi.

Pour quelques mois encore, l'Allemagne peut vivre en se rationnant.

Un ministère de l'« alimentation »

ZURICH, 12 mai. — L'Allemagne va créer un ministère de l'alimentation destiné à contrôler et à diriger la distribution des vivres dans tout l'empire. On dément toutefois que ce soit là le motif du voyage à Berlin du comte Hertling, président du Conseil de Bavière.

Le ministère de l'alimentation sera chargé de contrôler et de diriger la distribution des vivres pour nourrir les millions d'habitants de l'Allemagne, de façon à rendre inefficace la guerre que l'Angleterre fait à la population non combattante. Il ne s'agit pas précisément d'un ministère ni d'un ministre, mais le résultat sera le même.

On tient en ce moment des conférences et on établit des plans en vue de créer un office central de l'alimentation à la tête duquel sera placé un fonctionnaire avec les pouvoirs dictatoriaux les plus étendus, pour amener dans tout l'empire une distribution uniforme des vivres, car actuellement les différents Etats et royaumes possèdent des règlements particuliers, différant les uns des autres, ce qui n'a pas pour résultat une économie effective et une distribution équitable, les uns touchant davantage que les autres.

Le chef de cet office, d'une importance vitale et dont la tâche principale consistera à assurer le ravitaillement de l'empire assiégé et à empêcher l'ennemi britannique de se resserrer sur la gorge de l'Allemagne, sera directement responsable vis-à-vis du chancelier.

La colère du kaiser et la disgrâce de Delbrück

GENÈVE, 12 mai. — La *Tribune de Genève* apprend, par des nouvelles venues d'Allemagne, que l'empereur Guillaume, indigné des soulèvements survenus à Berlin et dans d'autres villes, a donné l'ordre d'en empêcher le renouvellement par n'importe quel moyen et que, par la même occasion, il a invité le secrétaire d'Etat à l'Intérieur, M. Delbrück, à se retirer.

Avant-hier déjà, les journaux annonçaient que M. Delbrück était gravement malade, mais personne ne crut que cette raison fût l'unique cause de sa démission, d'autant plus que chacun se rappelle les attaques dirigées contre lui deux semaines plus tôt dans le *Lokal Anzeiger* au sujet de sa politique économique insuffisante.

Il convient de noter qu'au sein du gouvernement on travaillait en sous-main contre M. Delbrück. M. von Stein lui succéderait; il aurait déjà eu une entrevue avec M. de Bethmann-Hollweg.

## UNE DE LEURS DERNIERES VICTIMES



Le paquebot anglais *Cimara*, torpillé et coulé, sans avis, par les Allemands, le 9 courant, dans l'Atlantique.



## Les rations extra-réduites, par MANFREDINI



— Ne me coupez pas les pieds, mein Gott !... j'ai l'estomac dans les talons !...

## Les obsèques du cardinal Sévin, à Lyon



Les obsèques de Mgr Sévin, cardinal-archevêque de Lyon, primate des Gaules, ont été célébrées au milieu d'une pompe solennelle où participaient de nombreuses délégations de sociétés avec bannières et drapeaux. La cérémonie funèbre était présidée par Mgr Luçon. Les cardinaux et archevêques précédaient immédiatement le char funèbre qui était recouvert des ornements cardinalices.



# DERNIÈRE HEURE

## M. ASQUITH en Irlande

DUBLIN, 12 mai. — M. Asquith est arrivé à Kingstown, à six heures.

Aussitôt débarqué, le premier ministre, accompagné d'un officier de l'état-major du général Maxwell, s'est rendu dans l'automobile de lord Wimborne à la résidence du vice-roi.

Aucune manifestation ne s'est produite.

M. Asquith s'est rendu en automobile de Kingstown à Dublin. Dans la matinée, M. Asquith a eu une longue conférence avec le général Maxwell, qui l'a mis au courant de la situation.

### Le châtiment des émeutiers de Dublin

DUBLIN, 12 mai. — Les opérations du conseil de guerre sont virtuellement terminées en ce qui concerne les émeutiers de Dublin.

Le conseil de guerre juge maintenant les coupables pris en province.

La gravité de la rébellion et les liens qu'elle a avec les intrigues et la propagande allemandes, ainsi que les pertes d'existence et les destructions matérielles, ont contraint le général en chef à infliger les châtiments les plus rigoureux aux organisateurs du soulèvement, et aux chefs qui prirent une part active au combat.

On espère que ces exemples suffiront.

### M. Pachitch à Moscou

PÉTROGRAD, 12 mai. — A son arrivée à Moscou, M. Pachitch, président du Conseil des ministres de Serbie, a été reçu solennellement à la gare par le préfet, le maire, l'archimandrite de Serbie Michel et les représentants des organisations slaves.

Le conseil municipal a tenu, en son honneur une séance spéciale, au cours de laquelle le maire, M. Tchenokoff a présenté à M. Pachitch l'icône de saint-Georges et un chèque de 100.000 roubles pour les Serbes victimes des atrocités allemandes.

### Les Allemands renoncent à prendre Dvinsk

PÉTROGRAD. — Dans une lettre prise sur un sous-officier allemand grièvement blessé près d'Il'bab, celui-ci écrit : « Nous avons renoncé définitivement à l'espoir de prendre Dvinsk ; nous ne pouvons plus qu'à maintenir nos positions actuelles, nos officiers en parlant ouvertement. En janvier, nous avons promis de grands renforts qui ne sont pas arrivés, tandis que les forces russes s'accroissent de plus en plus. »

## NOUVELLES ET DÉPÊCHES

ALBANIE. — Un Anglais, Herbert Horne, mort récemment à Florence, a légué au gouvernement italien des collections artistiques comprenant des tableaux de Raphaël, de Rubens, Van Dyck, Tiepolo, etc.

BRAS. — Un télégramme Wolff, de Christiania, en date du 11 mai, annonce que la Chambre norvégienne a adopté la discussion du projet de loi introduisant l'heure d'été.

BRAS. — Le capitaine de vaisseau Bay Ed, ancien attaché naval à Washington, vient de recevoir l'Aigle rouge de la 3<sup>e</sup> classe avec cravate.

BOLOGNE. — Le fils aîné de lord Derby, organisateur du recrutement, a été blessé légèrement.

BOLOGNE. — Les cheminots annoncent officiellement que la grève générale commencera le 20 mai.

BRAS. — Une dépêche de Leipzig annonce que le compositeur Max Reger a succombé hier à une apoplexie cardiaque. Max Reger était le musicien allemand le plus en vue dans l'école qu'on peut dire néo-classique, dont Brahms a été le type. Reger était directeur pour la musique de l'université de Leipzig, où il y a un enseignement de la théorie musicale. Depuis 1911, il dirigeait l'orchestre de Weimar. Il était né en 1873, à Brand, dans le Haut-Palatinat.

BRAS. — Les autorités allemandes viennent de suspendre en Alsace, pour quinze jours, l'organe socialiste *Mitteldeutscher Volkszeitung*.

BRAS. — On a arrêté un sous-officier allemand blessé, hospitalisé dans le canton de Saint-Gall, qui avait pris la fuite au moment où il venait de détacher une embarcation pour traverser le lac et rentrer en Allemagne ; il sera envoyé à Berne pour y être interné.

AMSTERDAM. — Les équipages des navires de guerre *Zebra*, *Albatros*, *Konting*, *Regentes* et *Tromp* se sont mutinés.

ALBANIE (d'après Chiasso). — Suivant une dépêche de Pélagie au *Corriere della Sera*, 3.000 soldats autrichiens prisonniers en Russie ont manifesté le désir d'être considérés comme citoyens italiens.

## L'agence von Papen & C<sup>ie</sup> en Hollande

AMSTERDAM, 12 mai. — Le *Telegraaf* publie ce matin de très intéressantes révélations au sujet du service d'espionnage allemand que Herr von Papen a réorganisé en Hollande.

Des son arrivée en Hollande, von Papen s'est occupé de centraliser les éléments divers et répandus du service d'espionnage allemand en Hollande.

Il a créé la soi-disant *Central Abwehr Abteilung* (section centrale de défense), qui a ses bureaux au n° 11 d'une des rues principales de La Haye. Von Papen n'habite pas dans cet immeuble et n'y vient que très rarement. Le chef visible de la *Central Abwehr Abteilung*, son bras droit, s'appelle H... et ce dernier s'occupe spécialement de l'espionnage à Amsterdam où le service laisse encore beaucoup à désirer.

A La Haye et à Rotterdam, le service est complètement organisé.

Voici en quoi consiste la mission de la *Central Abwehr Abteilung*. Elle est triple et comprend :

L'espionnage ordinaire, c'est-à-dire la recherche des renseignements d'ordre politique et militaire. Contrôler les allées et venues de toutes les personnes qui, par suite de leur fonction ou de leur situation dans le haut commerce et dans la finance, peuvent exercer une certaine influence sur la destinée du pays.

L'espionnage ordinaire est chargé de surveiller les étrangers qui habitent la Hollande ou qui n'y résident que temporairement, de contrôler ce que font en Hollande les sujets des nations alliées, avec qui ils sont en rapport, quels Hollandais ils fréquentent.

Surveiller les Belges qui sont venus en Hollande munis d'une permission émanant de l'autorité allemande et, quand la chose est possible, dénoncer comme espions auprès des autorités néerlandaises les Belges, Français et Anglais qui travaillent en Hollande en faveur de leur pays, et demander leur expulsion des territoires déclarés en état de siège.

Le troisième but de la mission de la *Central Abwehr Abteilung* est le plus intéressant : il consiste à créer un mouvement en faveur de l'Allemagne.

La *Central Abwehr Abteilung* est chargée de rechercher les personnes et les institutions qui sont antiallemandes, ou qui pourraient être gagnées à la cause allemande, et de faire en sorte que ces personnes viennent en contact.

L'idéal de la *Central Abwehr Abteilung* consiste à créer en Hollande tant de mécontentement, de méfiance et de crainte vis-à-vis de l'Angleterre que, finalement, le gouvernement et la population soient disposés à se laisser traiter par l'Allemagne comme les Grecs se laissent traiter par les Alliés. Le moment venu, l'Allemagne offrirait à la Hollande de la protéger, elle et ses colonies, sans quoi pour cela la Hollande elle-même prendrait une part active à la guerre.

A Rotterdam, la section de la « *Central Abwehr Abteilung* » comprend un personnel assis et un personnel actif. Son bureau central est situé dans le « *Wille Huis* » (Maison Blanche), chambre 3 h. sous le nom de « *Holland Amerika Import et Export Co* » (Société hollandaise-américaine d'importation et d'exportation). Ce bureau est dirigé par un certain M. Ulrich qui s'appelle également Schwabs et Janssen, et un certain M. Rummel, qui sont assistés de deux jeunes gens, MM. Hirsch et Schmitt, mobilisables, mais qui ont obtenu cet emploi grâce aux sommes versées par leur père en faveur de l'emprunt de guerre allemand.

Le travail de ces deux jeunes gens consiste dans l'annotation et le classement des renseignements qui leur sont procurés par le personnel actif.

Cette brigade active est placée sous les ordres d'un certain M. Degener, qui habite Botersloot, 85 h. et ne comprend pas moins de 112 hommes et 62 femmes. Pour les dames, il y a un « chef féminin » qui est connu par toutes ses subordonnées sous le nom de « *Lily* ».

La mission des dames consiste à mener des relations avec tous les messieurs qui sont désignés par Fraulein Lily qui, à son tour, reçoit des instructions du bureau central.

### Communiqué belge

Après un violent bombardement de nos tranchées aux environs de Dixmude, des détachements allemands ont tenté, à deux reprises, d'occuper un élément de tranchée au bord de l'Yser. Ils ont été repoussés les deux fois.

L'artillerie belge a exécuté une concentration de feu sur Dixmude et les organisations défensives allemandes au nord de cette ville. Les travaux ennemis ont été bouleversés.

## EN ALBANIE

ZURICH, 12 mai. — Les *Dernières Nouvelles de Munich* ont reçu la nouvelle que de violents combats ont lieu actuellement sur la route Fieri-Vallona, où les Autrichiens attaquent avec violence les défenses italiennes ; des deux côtés l'artillerie lourde est entrée en action.

### Les Autrichiens retirent leurs troupes

CONVOI, 12 mai. — Depuis quelque temps, de nombreuses informations concordantes permettent de conclure à une diminution progressive et considérable de l'effectif des troupes austro-hongroises en Albanie.

De récentes reconnaissances aériennes ont confirmé ces informations. Il est aujourd'hui établi que l'Autriche, dont les ressources en hommes diminuent rapidement, a dû faire, au profit des autres fronts, des prélèvements importants sur les troupes primitivement destinées à assiéger Vallona.

L'expulsion des Italiens de Vallona et celle des Alliés de Salonique faisaient partie du programme annoncé à grand bruit par l'état-major austro-allemand. Les deux opérations semblent devoir, pour longtemps, rester à l'état de projet.

### Deux attaques autrichiennes sur Cukla sont repoussées

ROME, 12 mai. — Le long de la frontière du Trentin, on signale des actions des deux artilleries, plus violentes dans la zone du col di Lana.

Dans le bassin de Plezzo, l'ennemi a tenté, dans la journée d'hier, deux attaques contre nos nouvelles positions sur Cukla ; nous les avons repoussées, chaque fois, par notre feu d'artillerie et de mousqueterie.

Sur le Carso, luttés de mines. L'ennemi a fait usage de liquides enflammés, mais sans causer de dommages.

### Dissentiments entre Allemands et Bulgares

BUCAREST, 11 mai. — Il se confirme qu'en Bulgarie on attend très prochainement un grand changement dans le haut commandement de l'armée. Par suite de profondes divergences de vues entre le généralissime Jekhof et le général Bodjief, qui commande la première armée bulgare en Macédoine, Jekhof, d'accord avec l'état-major allemand, désire écarter Bodjief.

Celui-ci a même refusé de suivre quelques ordres que lui avait envoyés le généralissime allemand, ne considérant pas qu'il fût de son devoir de lui obéir.

### LA VIE CHÈRE EN ESPAGNE

### Une manifestation à Saragosse

MADRID, 12 mai. — En même temps que se déroulait en grande pompe l'ouverture des Cortès, une très importante manifestation qui s'est produite à Saragosse, attire l'attention du gouvernement sur les graves difficultés de la situation économique. Toutes les associations industrielles et commerciales, tous les syndicats ouvriers, ainsi que le Conseil municipal ont pris part à cette manifestation.

Les ateliers, les boutiques, les magasins et jusqu'aux cafés avaient été fermés.

Les organisateurs de la manifestation ont remis au gouverneur avec charge de la transmettre d'urgence à Madrid, une note contenant leurs revendications. Ils demandent que l'Etat réquisitionne tous les navires espagnols, afin de réaliser une diminution notable dans le transport des matières premières. Ils demandent en outre une réduction et une unification des tarifs de chemins de fer et autres matières premières et une diminution dans les prix de transport de charbon. La très grande gêne économique qui a provoqué cette manifestation n'est nullement particulière à la région de Saragosse. Il est certain que la guerre fait sentir son contre-coup en Espagne et que ses difficultés économiques, loin de diminuer, ne feront que s'accroître.

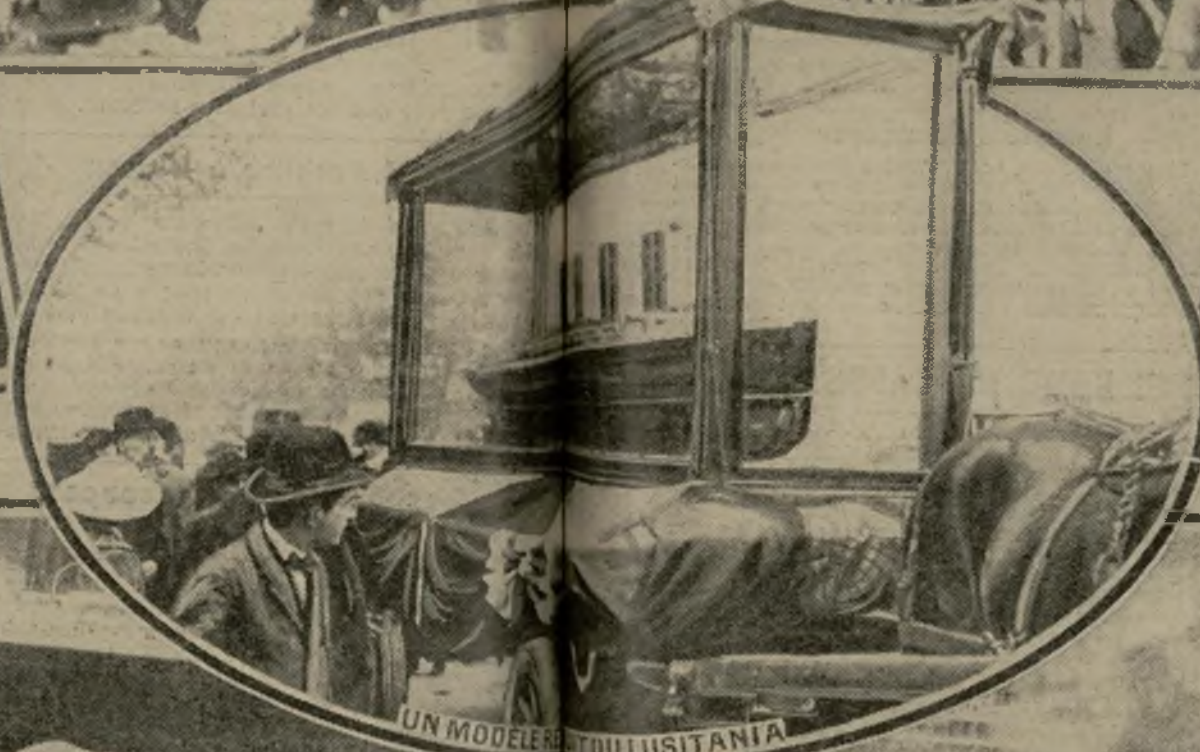
OBSÈTE  
**LIN-TARIN**  
CONSTIPATION



# L'ANNIVERSAIRE DE LA "LUSITANIA" A LONDRES



GRUPE D'ALSACIENS-LORRAINS HABITANT LONDRES



UN MODELE DU LUSITANIA



UN DRAPEAU CAPTURE AUX ALLEMANDS



LES DEUX EMPEREURS DOIVENT ÊTRE CHÂTIÉS, LE LUSITANIA VENGE, LES TCHÈQUES LIBÉRÉS.



CINQ RESCAPÉS DU TORPILLAGE



LES DRAPEAUX DES NATIONS ALLIÉES

Le jour anniversaire du torpillage de la *Lusitania*, détruite par les Allemands il y a une année, un groupe de rescapés de ce navire a défilé dans les rues de Londres, accompagné de nombreuses délégations. On put voir dans le cortège une réduction du trans-joueurs de filre, ont obtenu sur

atlantique ainsi que maintes banderoles vengeresses, parmi lesquelles celles-ci : *Pas de paix avant la victoire! Le Kaiser doit être puni! Drapeau pris aux Allemands!* Les boy-scouts londoniens et les compagnies de volontaires femmes, précédés d'habiles le parcours un très grand succès.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## LA HAINE

Au bout de quelques mois de captivité, Humbert se trouva soudain très libre. Sa connaissance de l'allemand avait déjà fait de lui un interprète : bientôt, le commandant du camp des prisonniers de guerre, un gros homme confiant et sans malice, lui permit, sous serment de ne point enfreindre certaines restrictions, de passer l'enceinte des fils de fer et il put, à l'occasion, se rendre à Danzig, la ville voisine.

Alors, il se rappela que la femme dont il était divorcé avait épousé un officier prussien et qu'elle habitait Danzig. Et la curiosité lui vint de la revoir.

Mais la cité lui parut immense et il constata longtemps la difficulté de l'entreprise. Il promena au Thiergarten, dans Wilhelmstrasse et dans les principales artères, son uniforme sur lequel on se retournait à peine : de tous côtés, d'autres prisonniers comme lui s'employaient à d'obscures besognes. Sans succès, il rôda aux portes des églises et des grands magasins. Deux fois seulement, il avait cru découvrir Antoinette, et son cœur avait battu à rompre et il avait pressé le pas pour la rattraper, sans savoir ce qu'il aurait fait s'il s'était trouvé devant elle, ni pourquoi il s'entêtait à la chercher, sans raison valable, rien que par une curiosité croissante et pour lui lancer un regard de dédain.

Il se demandait si elle n'était pas égarée par toute cette bocherie dans laquelle elle s'était enfoncée ; si elle n'éprouvait pas des nausées devant la laideur et l'infamie allemandes ; si elle ressentait quelque affliction pour nos tristesses françaises ; si Louvain, si Reims, si Arras la laissaient dormir... si la honte d'être ici ne la mordait point aux joues. Il eût voulu connaître ce qu'elle pensait, si elle souffrait ? Il aurait aimé à apprendre qu'elle ne souffrait pas — pour l'en mépriser davantage.

Souffrir?... Bast ! Elle s'était jetée sur ce Boche à monocle, comme tant d'autres sont fascinées par des chapeaux, des tziganes, de faux artistes. Certes, il n'avait jamais attendu grand-chose d'elle — mais tout de même, un Boche !... Cette déchéance le surprenait encore... Bast !...

A Paris, elle passait pour une « femme chic » — on ne parlait pas tant des « vraies Françaises », alors — elle était la femme chic, dont l'admiration va tout droit vers les succès faciles, vers les snobs, les arrivistes sans conscience, vers ceux qui corrompent le goût, les truqueurs d'habile camelote, les écumiers d'affaires et — comme elle le lui lançait cyniquement à la tête — vers « ceux qui réussissent ». Elle n'avait pas changé. Elle était toujours parmi « ceux qui réussissent » — seulement, cette fois, ils portaient un casque à pointe, et, cette fois, sur le banc des « médiocres » où il restait cloué, il était avec tous les Français, toute la France envahie, douloureuse et plus belle.

Il l'aperçut enfin, accoudée au balcon de la maison qu'elle habitait. Il pensa que ce serait une très mauvaise surprise, pour elle, comme un châtimement, que d'apprendre qu'il était si près. Il ne chercha pas à se cacher. Il continua sa marche, ostensiblement, tenant le milieu de la chaussée, cherchant ses yeux, et, tout de suite, elle le reconnut. Alors les lèvres de l'ancienne épouse se plissèrent et une satisfaction considérable éclaira son visage au spectacle de ce pauvre fantassin loqueteux : « Pas même officier ! » sourit-elle. Et parce qu'un prisonnier c'est aussi un vaincu, elle lui cracha l'insulte de sa pitié : « J'avais raison... Il ne devait jamais faire qu'un raté. »

\*\*\*

Elle avait brisé sa vie. Il l'avait aimée, aimée, aimée. Quelle erreur ! Il avait fait la faute considérable d'épouser une femme sans bonté, sans intelligence, et qui n'estimait que l'argent. Et lorsque la fortune chancelante, un instant, avait compromis l'édifice de ses longs espoirs — oh ! alors, c'était été une sale affaire ! — tout le monde, dans cette famille bourgeoise où il était entré, s'était retourné contre lui, « l'inventeur malheureux », comme on disait avec sarcasme ; on avait mobilisé des hommes de loi, et, un jour, il avait signé tout ce qu'on avait voulu, pour en finir, et ils s'étaient trouvés divorcés... une belle pièce de comédie judiciaire.

Il rumina ces choses, sur la fin d'un après-midi, alors que, rentrant au camp, il traversait un grand square planté de sapins. Soudain, il l'aperçut devant lui. Elle semblait avoir deviné sa présence, car elle hésitait le pas. Il eut tôt fait de la rejoindre. Alors, il cessa d'avancer et, lui faisant face, elle se mit

à reculer, comme une bête traquée. Mais son dos buta contre un arbre qui l'arrêta. Elle comprit l'inutilité de la résistance, elle se raidit et elle le regarda, défiante.

Ce qu'il voulait lui dire, il ne le savait pas. Il n'avait rien à lui dire. Il sentait qu'il aurait dû l'éviter, que sa place n'était point là, et que, pour avoir été trois ans son mari, il n'avait plus maintenant aucun droit sur elle.

— Eh bien ? ricana-t-il, et il se rendit compte qu'il devait grimacer affreusement.

— Eh bien ?...

Elle le toisa des pieds à la tête.

— Regarde, fit-il (jadis, il ne l'avait jamais tué) : regarde : je ne suis pas beaucoup plus chic aujourd'hui.

Sa capote était encore trouée par une balle, une large déchirure, avec du sang coagulé. Antoinette vit ça tout de suite. Pourtant, elle ne demanda pas :

— Humbert, vous avez donc été blessé ?... Avez-vous beaucoup souffert ?... Etes-vous bien guéri ?... Non, elle n'éprouva aucune émotion, ne simula rien. Elle n'avait sous les yeux qu'un prisonnier misérable, cet homme qu'elle haïssait, ficelé comme un voyou, aux souliers éculés, sans linge, sans chemise, peut-être — et de fait, il n'en avait pas.

Il s'approcha encore.

Dès ce moment, il eut envie de flétrir d'une insulte ce front qu'il avait connu pur, cette tête qui s'était penchée jadis sur son épaule, comme une chère petite chose... oui, de prendre dans ses mains cette tête, qu'elle avait menue, avec du rouge sur les pommettes, la coquille... et de l'embrasser de force, et de lui barbouiller la figure avec son mépris.

Elle se défendit. Elle le gifla. Le coup retentit très fort sur sa joue. Il recula.

A ce moment, un gros bonhomme à lunettes, le professeur von Schwartzenkopf, sorti d'on ne sait où, comme d'une boîte, surgit derrière Humbert et, à bout portant, lui déchargea son revolver dans les reins :

— Il insulte une femme allemande ! cria-t-il, tandis qu'Humbert s'effondrait à ses pieds.

Puis, dix personnes, vingt personnes, issues d'allées voisines où elles s'étaient cachées pour les épier, toute une canaille docile à la kultur s'élança, les poings tendus, en criant : « Franzose ! Franzose !... » On allait l'achever.

Alors, Antoinette vit ce soldat mourant qui portait l'uniforme que son père avait porté, que ses frères portaient : sa misère, à lui, c'était aussi la sienne, celle de leur pays ; elle s'attendrit, elle s'indigna : la colère gonfla sa poitrine, roidit ses muscles frêles, et le miracle s'accomplit. Pour protéger Humbert du bouclier fragile de son corps :

— En arrière !... commanda-t-elle, en étendant les bras : c'est un Français.

Pan !... Le professeur à lunettes tira encore. Mais cette fois ce fut sur la femme qu'il vida son arme. Antoinette roula sur le sol aux côtés d'Humbert. Et, pendant que le professeur, penché sur le soldat, dont les yeux étaient déjà voilés par l'agonie, pour empoisonner sa mort, lui hurlait dans l'oreille ce mensonge frénétique : « Virtoun ! (Verdun), Virtoun est pris ! », l'ignoble foule allemande s'acharnait sur les deux cadavres en criant : « Hoch ! Hoch ! Hoch !... Encore une belle journée pour le kaiser. »

André Savignon.

## La crise du parti socialiste allemand

GENÈVE, 12 mai. — La crise du parti socialiste allemand devient toujours de plus en plus aiguë entre la majorité et la minorité. On se rappelle que la direction du parti avait ordonné au rédacteur en chef du *Vorwärts*, M. Meyer, de quitter son poste. Ce dernier avait refusé, déclarant qu'un tel ordre ne rentrait pas dans les compétences de la direction du parti. Or, aujourd'hui, les journaux de Berlin donnent la décision de la commission de la presse qui avait à trancher la question et qui enjoint au rédacteur, M. Meyer, de rester à son poste malgré la déclaration publique de la direction du parti, dont la décision était illégale.

L'organisation du parti socialiste du travail, qui était en minorité, a pris un nouvel essor du fait que le député saxon Ryssel, qui était parmi les 11 députés qui ont refusé, le 24 mars, les crédits, s'est joint à la minorité.

## Ils se méfient : ils vont se taire

BERNE, 12 mai. — D'après le *Volksrecht*, le gouvernement allemand vient d'interdire formellement aux journaux rendant compte des débats au Reichstag de faire mention dans leur compte rendu des manifestations d'opinion, cris, interruptions, protestations, etc., qui pourraient se produire pendant les séances.

## TRIBUNAUX

## L'affaire des faux passeports

## et des faux permis de séjour

Après trois audiences, le deuxième conseil de guerre a rendu, hier, son jugement dans le scandale des faux passeports et des faux permis de séjour du quartier Saint-Gervais.

Le capitaine Montel, commissaire du gouvernement, a prononcé un sévère réquisitoire, et M<sup>rs</sup> Albert (Crémieux), Lagasse, Darmon, Comby, Lavey et Baduel se sont efforcés d'innocenter leurs clients.

Le conseil a condamné Ekstein à cinq ans de prison ; Sofrozof, à deux ans et 500 francs d'amende ; Bidermann, à un an ; Palavodi, à 300 francs d'amende avec le bénéfice du sursis ; la femme Franula Schaffran, à un an d'emprisonnement avec sursis. L'inspecteur de police Gitzner a été acquitté.

## Les courtiers marrons

M. Jean Fresquer, négociant, actuellement mobilisé, avait été escompté d'une somme de 570 francs pour un prétendu achat de vin. Les coupables, deux repris de justice, Laubie et Dupont, furent renvoyés, le 14 avril dernier, devant la dixième chambre correctionnelle. Le plaignant se portant partie civile poursuivait directement M. Chérel, inspecteur de police du quartier de l'Arsonal, qu'il accusait de s'être fait le complice des escrocs, alors qu'il était secrétaire du commissariat de Belleville. Ses relations avec des individus peu recommandables valurent à M. Chérel sa rétrogradation.

Le tribunal a rendu, hier, son jugement. Dupont a été condamné à huit mois de prison, et Laubie à six mois de la même peine.

L'inspecteur Chérel a été acquitté, non sans avoir essuyé, de par les attendus du jugement, le sévère reproche d'avoir été en relations avec Laubie et Dupont, dont il connaissait les fâcheux antécédents judiciaires.

Quant à M. Fresquer, il a obtenu des dommages-intérêts.

## Le rasoir du zouave

Le 21 mars dernier, se trouvant à Paris en permission de quatre jours, le zouave Alexandre Castagnet a porté cinq coups de rasoir à Léonie Reynaud, demeurant rue de Belleville. La malheureuse ne mourut pas, mais elle fut défigurée.

Après plaidoirie de M<sup>rs</sup> Gautier-Rongeville, le zouave Castagnet a été condamné par le premier conseil de guerre à quatre années d'emprisonnement et 50 francs d'amende.

## UNE ROBE DE TAFFETAS !..

Elles sont d'une gentille allure 1830, les petites robes de taffetas dont nous parons aux jours ensoleillés. On leur ajoute beaucoup de chic et de caractère en les choisissant d'un coloris vieillot. Certains taffetas à carreaux, dans les tons puce ou vert sapin, sont particulièrement réussis. La combinaison d'un tissu uni et d'un tissu à carreaux est une idée assez heureuse et, en tout cas, permet d'originales combinaisons. Le modèle, croqué ici est en taffetas quadrillé vert et gris : la jupe à grosses fronces est coupée de larges plis religieux et piquée de nœuds veris. Le corsage à longues manches, en même taffetas quadrillé, est en partie dissimulé par une casaque de taffetas vert uni qui, par son effet de basque, allonge la taille ; car la taille très courte, comme beaucoup de femmes la portent actuellement, ne sied pas à toutes. On corrige cette imperfection par un effet de ceinture, de basque, de honle ou de nœud qui rompt la ligne sèche d'une ceinture trop ronde et d'un buste trop court.



ROBE DE TAFFETAS  
A CARREAUX ET TAFFETAS  
UNI

Jeanne Farmant.

## A quoi tient la hausse

## des prix de revient ?

L'Union nationale pour l'exportation des produits français, 9, rue Laflitte, présidée par M. Raoul Péret, député, ancien ministre du Commerce, vient de publier sa circulaire n° 3 ouvrant auprès de tous les producteurs une enquête sur les diverses causes d'élévation des prix de revient.

Du fait de la collaboration des nombreux industriels et des milieux intéressés, cette enquête apportera des précisions qui font encore défaut. Les données ainsi rassemblées constitueront une consultation du plus haut intérêt et donneront une grande force aux conclusions à en tirer en vue de résultats pratiques.

## DANS L'AÉRONAUTIQUE

Nous apprenons la nomination, au grade de colonel, du lieutenant-colonel Bara, directeur aux armées des services aéronautiques depuis le début des hostilités.



## AU DEPOT

## Rapport de cuisine

Il était au dépôt, en Bretagne, du côté de Brest. Puis un beau jour on vint lui dire qu'il était du prochain départ.

— Et où ça que je vais à c't'heure ?

— Si on te le demande, tu diras que t'en sais rien.

— Ah! mais mon vieux! moi, tu comprends, il faut que je sache, parce que tu sais j'ai été déjà blessé.



Un coup et versé dans l'auxiliaire, et maintenant et tout. C'est écrit sur mon livret. Avec ce que j'ai, tu vois, je ne marche pas si c'est pour aller dans la tranchée.

— Parle au concierge, mon vieux, moi je te dis que tu pars demain, tu es sur la liste, je viens te prévenir, le reste je m'en fiche.

Et le caporal-fourrier, frisé et parfumé, les baquettes d'or fin brillant sur ses manches, retourna son bureau.

— Sale rosse! va, vendu! Il ne dira rien celui-là. C'est pas malheureux de voir des gens comme ça!

L'auxiliaire, en grommelant, commença à errer à l'avant de la caserne. Il était très inquiet. Il resta tantôt un bon moment devant la porte du bureau, partagé entre l'envie d'y rentrer pour se renseigner et la crainte d'en être jeté dehors sans aucun ménagement.

— Eh bien, quoi? Qu'est-ce que vous faites là, vous? C'est comme ça que vous êtes aux patates...

— Mais...

— Allez, ouste! au trot...

L'auxiliaire s'en alla rôder du côté des cuisines.

Quelquefois, le cuisinier a des tuyaux par le chef et le bistrot était justement un de ses pays :

— Eh! Loulou!

— Qu'est-ce que tu veux?

— T'as pas entendu parler du départ de demain?

Le cuisinier, occupé à nettoyer une grande marmitte, se la tâte :

— Du départ de demain? Non, mon pote...; à moins que ce soit demain que ne s'embarquent les hommes qu'on envoie en Russie.

— En Russie! C'est pas le rapport des cuisines que je te demande. En Russie! Tes canards, tu ferais mieux de les mettre dans ta soupe, elle serait plus grasse.

— Ne me crois pas si tu veux, tu verras bien. L'auxiliaire est plus inquiet que jamais, il maudit le ciel et injurie les dieux.

— En Russie! C'est pas le rapport des cuisines que je te demande. En Russie! Tes canards, tu ferais mieux de les mettre dans ta soupe, elle serait plus grasse.

— Ne me crois pas si tu veux, tu verras bien. L'auxiliaire est plus inquiet que jamais, il maudit le ciel et injurie les dieux.

— En Russie! C'est pas le rapport des cuisines que je te demande. En Russie! Tes canards, tu ferais mieux de les mettre dans ta soupe, elle serait plus grasse.

— Ne me crois pas si tu veux, tu verras bien. L'auxiliaire est plus inquiet que jamais, il maudit le ciel et injurie les dieux.

— En Russie! C'est pas le rapport des cuisines que je te demande. En Russie! Tes canards, tu ferais mieux de les mettre dans ta soupe, elle serait plus grasse.

— Ne me crois pas si tu veux, tu verras bien. L'auxiliaire est plus inquiet que jamais, il maudit le ciel et injurie les dieux.

— En Russie! C'est pas le rapport des cuisines que je te demande. En Russie! Tes canards, tu ferais mieux de les mettre dans ta soupe, elle serait plus grasse.

— Ne me crois pas si tu veux, tu verras bien. L'auxiliaire est plus inquiet que jamais, il maudit le ciel et injurie les dieux.

— En Russie! C'est pas le rapport des cuisines que je te demande. En Russie! Tes canards, tu ferais mieux de les mettre dans ta soupe, elle serait plus grasse.

— Ne me crois pas si tu veux, tu verras bien. L'auxiliaire est plus inquiet que jamais, il maudit le ciel et injurie les dieux.

— En Russie! C'est pas le rapport des cuisines que je te demande. En Russie! Tes canards, tu ferais mieux de les mettre dans ta soupe, elle serait plus grasse.

— Ne me crois pas si tu veux, tu verras bien. L'auxiliaire est plus inquiet que jamais, il maudit le ciel et injurie les dieux.

— En Russie! C'est pas le rapport des cuisines que je te demande. En Russie! Tes canards, tu ferais mieux de les mettre dans ta soupe, elle serait plus grasse.

— Ne me crois pas si tu veux, tu verras bien. L'auxiliaire est plus inquiet que jamais, il maudit le ciel et injurie les dieux.

— En Russie! C'est pas le rapport des cuisines que je te demande. En Russie! Tes canards, tu ferais mieux de les mettre dans ta soupe, elle serait plus grasse.

— Ne me crois pas si tu veux, tu verras bien. L'auxiliaire est plus inquiet que jamais, il maudit le ciel et injurie les dieux.

— En Russie! C'est pas le rapport des cuisines que je te demande. En Russie! Tes canards, tu ferais mieux de les mettre dans ta soupe, elle serait plus grasse.

— Ne me crois pas si tu veux, tu verras bien. L'auxiliaire est plus inquiet que jamais, il maudit le ciel et injurie les dieux.

— La ferme! C'est pas le moment de me chercher des raisons. Il faut se mettre au boulot.

— Et pourquoi qu'il faut s'mettre au boulot?

— Pourquoi? Je vais te le dire, pourquoi! Eh bien! c'est pasque demain le dépôt qu'est là s'en va en Russie, t'entends bien, en Russie! Oui, mon pote, c'est comme je te le dis.

— Ah! la la! c'est pas à nous qu'il faut dire ça.

— Ça ne prend pas!

— Alors quoi! Alors quoi! alors, je suis un menteur. Je vais te dire une bonne chose. Eh bien! je te paie un litre si c'est pas vrai. C'est-y que vous ne croyez à cette heure.

Une telle foi dans la nouvelle qu'il apporte trouble les aides garde-mites.

— Alors, tu crois que c'est vrai?

— Qu'est-ce qui te l'a dit?

Mais le garde-magasin s'est retranché dans sa dignité.

— Non, non, je suis un menteur, c'est pas la peine. Je n'ai pas vu le grand auxiliaire de la 1<sup>re</sup>, tu sais, celui qui a été blessé à Carency; il ne m'a pas montré sa feuille de route. Je suis un ballot, c'est entendu.

— On a pas dit cela!

— Et puis, moi, d'abord, j'en ai assez; on va le chercher ce gars-là, et il vous dira ce qu'il m'a dit. Comme ça on verra.

Ils le retrouvent à la cantine, palabrant à une table.

— Vous, les potes, en Russie, avec ce que j'ai. C'est-y pas une honte! Mais c'est égal, s'ils auront la graisse, ils n'auront pas la peau. Je m'en fous; aussitôt là-bas, je me fais porter malade.

Le cidre coule à flots, en l'honneur du voyageur.



A 5 heures, il s'en va en ville et, dans les auberges, dans les débits, il raconte son histoire; il explique l'expédition qu'il va faire. Un vieux matelot qui a fait le tour du monde lui parle des cosaques; mais il est déjà plus renseigné que n'importe qui; la bonne lui jette des regards admiratifs et tendres. A présent, il est très fier de s'en aller en Russie, et c'est juste s'il n'arrive pas en retard pour l'appel.

L'adjudant, une fois l'appel rendu, s'approche de lui :

— Vous savez que c'est demain matin que vous partez. Vous viendrez au bureau avec votre musette pour toucher une boîte de singe et une boule.

— C'est pas bête, si cela doit me durer tout le temps du voyage!

— Quel voyage? Non, mais, qu'est-ce qu'il vous faut! C'est pas bête une boîte de singe et une boule pour aller à 10 kilomètres d'ici?

— Alors, c'est pas en Russie que je vais?

— Qu'est-ce que vous me chantez là? Vous êtes désigné pour aller à la ferme des Deux-Croix aider à rentrer du foin. Faut pas essayer de vous moquer du monde, mon garçon; ça vous coûterait cher!

André Warnod.

## COURS ET CONFÉRENCES

A l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, M. Camille Le Senne fera son feuilleton hebdomadaire lundi 15 mai, à 4 h. 1/4, sur *Angelo*, avec le concours de Mmes Vandervael et Chevreil et de MM. Weber, Mathieu et José Roland.

**STENO-DACTYLO** Rue de Rivoli, 53 **PIGIER**  
Leçons pratiques : Commerce, Comptabilité, Langues.

## "EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes  
qui lui sont envoyées par ses  
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale  
La vie artistique  
Les procès importants  
Les accidents graves

Les événements locaux  
La vie économique  
Les sports  
Tous faits pittoresques

Le Val-de-Grâce s'enrichit  
des archives médico-chirurgicales  
de la guerre

Grâce à la très heureuse initiative de M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé militaire, il vient d'être créé au Val-de-Grâce un bureau des archives médico-chirurgicales de la guerre, appelé à rendre les plus grands services.

Le mot archives évoque toujours l'idée de vieux dossiers qui ne sont jamais consultés, mais, en l'espèce, il est juste de lui donner le sens le plus vivant et le plus actuel. Ce nouveau service présentera aux intéressés tous les documents ayant trait à la vie médicale et chirurgicale militaire avec des observations tenues à jour, enrichies par l'expérience et la pratique quotidiennes. Enfin, à côté des archives proprement dites, une bibliothèque permettra de mener à bien les recherches les plus minutieuses.

Parmi les documents, on trouvera ceux qui concernent, entre autres choses : L'organisation générale du service de santé en campagne et à l'intérieur (modèles réels ou réduits des éléments de transport ou d'hospitalisation). — L'hygiène ou l'épidémiologie (modèles réels ou réduits d'installations hygiéniques). — La chirurgie de guerre (armes offensives et défensives et projectiles dans leurs rapports avec les blessés). — Modèles d'appareils ou instruments de toutes catégories (chirurgie, radiologie, physiothérapie et mécanographie). — Prothèse, moulages. — Pièces anatomiques. — La chimie et la pharmacie (gaz asphyxiants), etc.

Les archives rassembleront :

Les instructions et les circulaires émanant des chefs et des directeurs du service de santé. — Les archives des formations sanitaires (qui ne seront déposées qu'après la fin de la guerre). — Les rapports des spécialistes. — Les documents manuscrits accompagnant les objets documentaires de la première catégorie et destinés à les expliquer. — Les graphiques et diagrammes. — Les dessins et les documents photographiques de toute nature se rapportant : à l'organisation matérielle du service de santé (photographies de formations sanitaires, d'éléments de transport et d'hospitalisation, d'installations hygiéniques, etc.); à l'histoire anecdotique du service de santé en campagne, etc.

Enfin, on trouvera à la bibliothèque tous les ouvrages concernant le service de santé, ainsi que les tirages à part de toutes les publications médicales relatives à la guerre.

On voit tout de suite à quels besoins pratiques répond cette organisation. Elle donnera aux ayants-droit les moyens de se rendre compte des progrès qui ont été réalisés dans la médecine et la chirurgie de guerre depuis les débuts des hostilités.

Elle présentera, sous la forme la plus détaillée, l'état d'une question après les études dont elle a fait l'objet, l'évolution de telle pratique, d'abord tenue pour bonne, puis abandonnée sa valeur technique et scientifique, enfin des procédés en usage dans les services de l'armée.

C'est, en un mot, un centre de progrès acquis et contrôlés, de recherches et d'études facilitées qui vient d'être créé au Val-de-Grâce par l'initiative de M. Justin Godart. La science de nos médecins y gagnera et, par conséquent, la santé de ceux qu'ils doivent chaque jour disputer à la mort.

## Communiqués

Une matinée littéraire et artistique sera donnée le 14 mai 1916, à 14 heures, par la direction de la revue *Le Jardin fleuri*, à la maison de Balzac, 47, rue Bayenard, sous la présidence de M. de Royanmont.

L'Association de la Presse russe vient de fonder, sous la présidence de M. Dinitch, l'œuvre de Lecture pour le Soldat russe. D'accord avec la Société des Amis du Soldat russe, nos confrères alliés se chargent de procurer à leurs compatriotes, officiers et soldats, combattant sur le front français, des livres, revues et journaux de Petrograd, de Moscou et de province. La distribution se fera régulièrement d'après les indications des autorités militaires russes et par leurs soins. L'Association de la Presse russe fait un pressant appel à la colonie russe de Paris. Les dons doivent être adressés à M. Leikovich, secrétaire, 27, rue Guisay, Paris (13<sup>e</sup>).

La Société des Anciens Militaires de l'Infanterie de Marine et de l'Infanterie Coloniale « Les Marsonins » se réunira au siège social, 8, rue Beaurepaire, le dimanche 14 mai, à 4 heures.

L'Annuaire de la Presse Française et Étrangère et du Monde Pictural, dont la trente-quatrième édition vient de paraître, est parvenu aux ouvrages documentaires, un des plus précieux et des plus intéressants qui aient été publiés cette année : « Les Epitomés de la guerre » ; La Vie militaire et sociale ; La Vie littéraire, artistique et théâtrale ; Le Code de la Presse ; résumé des derniers événements.

Luxueusement édité, sous couverture en toile, l'Annuaire de la Presse Française et Étrangère est en vente à Paris, 33, rue Saint-André-des-Arts, et chez tous les libraires (Paris et départements). Prix : 12 francs.

C'est demain dimanche, à 3 heures, que sera donné à Notre-Dame le sermon de charité prêché par M. l'abbé Serpillanges en faveur de la jeunesse catholique et ses œuvres de guerre. S. Em. le cardinal Amette présidera cette cérémonie ; le salut solennel sera chanté par les maîtrises de Notre-Dame et du Séminaire des Carmes. Il sera suivi du chant du *De Profundis* pour les milliers de combattants de l'A. C. S. F. tombés au champ d'honneur.



## LA VIE INTELLECTUELLE

## "Dans l'air qui tremble"

M. Paul Adam est un écrivain guerrier. Je crois bien qu'il a ceci de commun avec tous les écrivains de guerre : à la fois tous les livres qu'il a écrits. Cependant, il me paraît témoigner d'une admiration particulière et comme d'une prédilection particulière pour les livres où il a célébré la vertu militaire, pour les épopées tumultueuses, abondantes, où il a chanté non sans puissance mais non sans confusion les héros d'hier et d'aujourd'hui, les héros d'Europe et d'Afrique...

Aujourd'hui, il nous apporte des impressions recueillies récemment et pieusement au cours de voyages près du front. Je m'attendais qu'il nous apportât ce recueil d'impressions. Je m'attendais qu'il nous apportât des recueils d'impressions analogues à celui-ci. Prenez garde, il est plus aisé d'écrire que de mourir. Et il n'est peut-être pas très convenable d'accompagner les combattants avec quelque ostentation — et de loin — en prenant des notes. Les vrais mémorialistes de la guerre sont les soldats survivants. Les autres, qui ont rassemblé au vol des idées et des images de guerre, risquent de passer pour un peu indisciplinés.

Il leur faut, du moins, une immense et profonde sincérité. Cette sincérité, hâtons-nous de le dire, ne manque pas à Paul Adam. Il a ici le même élan qu'il avait lorsque jadis il écrivait la *Forêt en l'Enfer* ou la *Bataille d'Urdé*. Mieux. Les exploits des soldats français ou belges ne sont pas seulement à ses yeux sujets de littérature : il frémit, il espère, et, tout en écrivant, il aspire de tout son cœur à la victoire.

\*\*\*

Au reste, il écrit avec enthousiasme ; mais il n'en est pas moins un descripteur, ou, si vous préférez, un peintre vigoureux. Vigoureux et soigneux d'exactitude. Il exalte partout la grandeur dans le sacrifice ; mais, en même temps, il cherche partout la réalité, la réalité extérieure, et je dirai la réalité intérieure. Dans les héros il découvre les hommes. Il ne diminue point le héros pour cela. Et je me demande, au contraire, si, le faisant plus vrai, il ne le fait pas plus grand.

Il est, en outre, extrêmement conciliant, lorsqu'il traite les appuis, les soutiens de cet héroïsme universel. Il n'est pas éloigné de croire que, au moment où la patrie est en danger, chaque idéal engendre la même impulsion magnifique et durable, et entraîne chacun à la défense du sol menacé.

Qui, une philosophie vaut une autre philosophie. « En temps de guerre, apparaît plus évidemment — il y a donc des degrés dans l'évidence ! — l'excellence des philosophies, des morales qui nous inspirent, des morales qui nous fournissent des principes. » Tout est par aux pures. Tout est bon aux bons. Et si vous voulez que Paul Adam précise, il précisera :

« Que l'on se pense catholique à la manière de Pascal, de Joseph de Maistre, ou sceptique comme Montaigne, ou fidèle à la thèse de Descartes, disciple enthousiaste de l'Encyclopédie, évolutionniste selon Lamarck, positiviste à la façon d'Auguste Comte, critique comme Renouvier, ou bien admirateur zélé, soit de Boutroux, soit de Bergson, chacun de nous a reçu de ces doctrines la logique nécessaire à l'accomplissement absolu de son devoir. Les élites se risquent et meurent pour les vérités françaises qui les ont séduites, qui les ont passionnées durant toute l'existence ou qui les ont simplement influencées depuis le collège. Catholique à la façon de Jeanne d'Arc ou républicaine à la manière de Danton, la multitude s'offre de même aux hasards de la guerre, pour obéir aux sentiments que lui inculquent le maître, l'instituteur, le journaliste. Elle sacrifie son être innombrable à l'honneur de la patrie mère des Croisades ou de la patrie mère de la Révolution. »

Mais Dieu, il n'y a point de fanatisme dans cet élan, et je ne suppose pas que de telles déclarations puissent prêter à de très violentes polémiques.

\*\*\*

Les impressions elles-mêmes appellent l'adhésion de tous. On souhaiterait des titres, des paragraphes, plus d'air dans cette masse copieuse, imposante. Mais comment ne pas être sensible à cet effort constant de réalisme pittoresque qui veut donner de la couleur et du mouvement à la vérité, sans dénaturer le monde du monde la vérité ! Comment ne pas être sensible à l'émotion qui circule à travers toutes ces pages, qui anime, qui félicite tous ces tableaux !

Sans doute, la description que fait le plus volontiers Paul Adam est complaisante, et parfois s'attarde. C'est un penchant de sa nature. Paul Adam éprouve le besoin de tout dire. Parfois le lecteur se perd à murmurer. Certes, certes, mais cela va de soi. Paul Adam ne professe jamais que cela va de soi, et il professe au contraire que l'intervention de l'écrivain n'est jamais superflue.

Il regarde, dans une petite cité de Belgique, troublée par les obus, les braves et légendaires soldats belges, si judicieusement railleurs. Il les regarde, ces jeunes soldats, inspectant avec quelque convoitise les trésors des magasins.

Quels trésors !

Ici, la gourde ventrue pour le rhum qui reconforte

la sentinelle. Et l'état du couvert en milieu qui serait utile à la dinette dans la tranchée. Et cette lanterne électrique qui éclairerait la faction nocturne dans la tranchée. Et ce fourneau d'alcool solide qui réchaufferait, en flambant, le café du quart. Et ces gants fourrés pour les mains froides. Et ce manteau de caoutchouc qui préserverait l'uniforme durant les pluies interminables. Et cette lanterne qui, hors de sa gaine, révélerait à l'ennemi le mouvement lointain de l'ennemi. Et ces molletières fauves qui épargneraient à la culotte grise de l'usure. Et ce passamontagne qui réchaufferait les oreilles de l'observateur, et ces chaussons de parchemin les pieds immobiles.

Ainsi, Paul Adam n'en épargne point, et chaque objet à son tour. Et nous sommes d'accord, nous sommes prodigieusement d'accord avec lui. Nous n'avions même jamais supposé que les chaussons de parchemin fussent réchauffer les oreilles et le passamontagne protéger les pieds immobiles. Encore peut-on discuter sur ce point, car, à la guerre, l'ingéniosité de l'homme est diverse, infatigable et fertile en merveilles, et il n'est rien qu'on ne puisse faire avec des molletières fauves ou avec un manteau de caoutchouc, pourvu toutefois que le caoutchouc soit de bonne qualité...

Mais ce sont là petits défauts d'écrivains. J'aurais le tort le plus grave si j'y insistais, et j'aime mieux vous dire que la notation minutieuse et ample que fait Paul Adam de tous les gestes d'héroïsme a une singulière puissance. Elle porte les marques de Paul Adam.

J. Ernest-Charles.

## Les envois de pain aux prisonniers de guerre en Allemagne

On nous communique la note suivante :

Certains journaux annoncent que la frontière allemande sera, le 15 mai, fermée aux colis individuels de pain destinés aux prisonniers français en Allemagne.

Il est à supposer que cette information est antérieure à la conclusion d'un accord tout récemment établi entre les deux gouvernements, au sujet de l'alimentation en pain de nos compatriotes prisonniers.

Par suite, la mesure serait en effet inexplicable au lendemain de la conclusion de cet accord.

## Faits divers

## PARIS

## Incendie boulevard Blanqui

Un violent incendie s'est déclaré, hier, vers 3 heures de l'après-midi, dans une fabrique de papeterie située 103, boulevard Blanqui et appartenant à MM. Leroucoulois et fils.

Les pompiers des casernes voisines, accourus à la première alarme, attaquèrent vigoureusement le fléau, mais les flammes, néanmoins, ne tardèrent pas à se propager à une fabrique de plumes pour modes dépendant de l'immeuble portant le numéro 85 de la rue de la Glacière, et ce dernier, élevé de cinq étages, fut immédiatement évacué par mesure de précaution.

Après une heure et demie de travail, les pompiers étaient maîtres du sinistre, mais les travaux d'extinction ont continué durant toute la soirée et jusqu'à une heure avancée de la nuit ; les opérations nécessitant le déplacement de nombreuses marchandises sous lesquelles couvait le feu.

Un pompiers a été légèrement brûlé à la figure. Les dégâts matériels, non encore évalués, même approximativement, sont très importants ; ils sont couverts par des assurances.

Le préfet de police et le colonel des pompiers se trouvaient sur les lieux.

## Autre incendie, rue Curial

Dans la matinée d'hier, vers 3 heures, le feu a causé d'importants dégâts dans une fabrique de sacs située 15, rue Curial, à La Villette.

Il a été circonscrit après deux heures de travail, et l'on ne signale aucun accident de personnes.

## Sanglante discussion

An cours d'une discussion survenue en face du numéro 22 de la rue de Dunkerque, le nommé Gustave Brugemann, âgé de trente-deux ans, garçon de magasin, demeurant 29, rue de la Goulle-d'Or, a été frappé d'un coup de couteau par une femme, Jeanne Monnet, dite « Lucienne », vingt-deux ans, sans domicile connu.

Cette dernière a été arrêtée et envoyée au Dépôt. Gustave Brugemann, dont l'état est grave, est soigné à l'hôpital Lariboisière, salle Chassaignac.

## Par la fenêtre

Hier matin, à 5 heures, Mme Madeleine Vincent, âgée de soixante et onze ans, qui, depuis quelque temps, donnait des signes de folie, s'est précipitée dans la cour de l'immeuble qu'elle habitait, 27, rue Ramponneau, à Belleville.

La malheureuse s'est tuée sur le coup.

## DÉPARTEMENTS

## Une désespérée

ROIS (*Dépêche particulière*). — Atteinte de neurasthénie par suite de la disparition de son fils unique et la mort de son mari, Mme Gouache, demeurant à Ruaubourg, commune de Suèvres, a mis fin à ses jours en se jetant dans une fosse.

## La Ville de Paris pendant la guerre

L'accueil que reçoit du public la nouvelle émission de *Bons Municipaux*, et qui se traduit déjà par 185 millions de souscriptions sur un montant de 300 millions de francs, est des plus significatifs.

Il prouve que le crédit de la Ville de Paris, qui a toujours été un des premiers du monde, a encore grandi au cours des événements qui se sont succédé depuis bientôt vingt-deux mois, grâce à l'habile administration de M. M. Delanney, préfet de la Seine, qui a su prévoir et résoudre les graves difficultés occasionnées par l'état de guerre.

Il faut d'ailleurs se souvenir que depuis le début des hostilités la Ville de Paris, tout comme elle l'avait fait en 1870-1871, a tenu tous les engagements pris antérieurement. A aucun moment elle n'a interrompu ni le remboursement de ses obligations amorties, ni le paiement des lots afférents à chaque tirage, et cela sans tenir compte des facilités qui lui étaient réservées par le décret du 20 août 1914.

Bien plus, elle a tenu à assurer, comme en temps normal, la bonne marche de tous les services municipaux et à témoigner, dès les premiers jours de la mobilisation, de la plus généreuse initiative.

Des le 5 août 1914, le Conseil municipal, constatant que la distribution des secours aux familles des mobilisés, dont la charge incombait exclusivement à l'Etat, exigerait certains délais, décida de payer aux intéressés une allocation provisoire. Cette allocation resta acquise aux familles lorsque celle de l'Etat fut payée avec rappel du jour de la mobilisation.

Ce n'est pas tout. Quand nombre d'industries durent arrêter le travail par suite du manque de direction, de matières premières, etc., la Ville posa, la première, le principe d'allocations au chômage. Et, pour encourager les municipalités à suivre cet exemple, le gouvernement décida que l'Etat participerait aux dépenses de cette nature dans la proportion d'un tiers.

C'est donc, en quelque sorte, une dette de reconnaissance que le public acquitte en répondant à l'appel qui lui est adressé, et en effectuant, à même temps, un placement aussi sûr qu'avantageux.

Les *Bons municipaux* en cours d'émission donnent, comme leurs devanciers, un intérêt sans retenue pour impôts et taxes, de 5.25 0/0 par an pour ceux à six mois, et de 5.50 0/0 pour ceux à un an.

En outre, ils comportent, pour leur détenteur, un droit de souscription par préférence aux emprunts que la Ville pourra émettre avant la date de leur échéance, et, en raison de la diversité de leurs coupures — 100, 500, 1.000 francs — ils conviennent à toutes les catégories d'épargnants.

Enfin, n'omettons pas de dire qu'ils sont délivrés aux guichets de la Caisse municipale immédiatement contre espèces, c'est-à-dire sans aucune perte de temps pour les souscripteurs.

## A L'HOTEL DE VILLE

## Les Bateaux-Parisiens

On sait que la Compagnie des Bateaux-Parisiens peut à suspendre ses services et la « question de la vente du coke n'est pas résolue conformément à la requête ».

Le bureau du Conseil municipal s'en est occupé hier et il a estimé qu'il y avait lieu de s'en référer purement et simplement à l'avis émis par la commission de contrôle du gaz dans sa séance du 10 mai, jusqu'à la prochaine réunion du Conseil municipal.

Sur la proposition de MM. Reisz et Vival, le bureau a voté un secours complémentaire de 5.000 francs destiné aux familles victimes d'un zéppelin dans la soirée du 29 janvier 1916.

## PETITES EXPOSITIONS

## Miniature, Aquarelle, Arts précieux

C'est un ensemble charmant. Beaucoup d'art en ces envois fragiles, aquarelles et miniatures, statuettes et petits panneaux, gouaches et dessins, émaux et crayons, cuirs d'art et sanguines, pastels, etc. Il y en a de quarante et un envois à tenir au creux de la main ou à détailler sans effort. Des noms : en citer quelques-uns, c'est faire des jaloux : H. de Callias, Jean Carpeaux et ses vivants portraits, Mme Debillemont-Candau et ses remarquables miniatures où les sujets s'encadrent si heureusement de nature ; Emile Humann et de qui l'on voit une douzaine de ces splendides et envoiants dessins en couleurs établis sur place nos chers villages ravagés ; P. Marcel-Beronneau, Mlle Soula Routchine, fort distinguée et qui dessine pour Mme Marguerite Van Bever, etc.

L'occasion d'une heure aimable parmi nos tristes.

\*\*\*

C'est demain dimanche, 14 mai, à 2 h. 1/2, qu'aura lieu, à Bagatelle, l'inauguration de la douzième exposition des artistes de Neuilly-sur-Seine. A côté des envois des sociétés figurera une « rétrospective » de la victoire de l'armée. L'exposition durera jusqu'au 15 juin inclus.



## LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les appareils respirateurs  
des Allemands

Pour se préserver des justes ripostes que provoque leur emploi barbare de gaz asphyxiants comme moyen de combat, les Allemands ont construit en grande quantité, entre autres systèmes, des appareils producteurs d'oxygène qu'ils utilisent lorsqu'ils se trouvent dans des endroits resserrés ou presque complètement clos où les simples masques pourraient être insuffisants pour neutraliser les effets de l'asphyxie provoquée par l'accumulation des vapeurs délétères. Sont munis de ces appareils : les guetteurs qui sont obligés de se dissimuler dans des sapes spéciales, les brancardiers pour sauver les soldats asphyxiés par les gaz dans les abris, les sapeurs dans les mines en voie de cheminement, pour le cas où il viendrait à se produire un camouflet.

L'appareil le plus souvent en service est le *Draeger*. Ce modèle comprend, en quelques mots, une cartouche qui renferme le corps chimique générateur d'oxygène, un tube d'acier renforcé contenant de l'eau ou du gaz sous pression, un sac pour recevoir l'oxygène produit, enfin un tube de caoutchouc qui monte jusqu'à la hauteur de la bouche, où il vient s'introduire par une embouchure spéciale.

Après ce premier coup d'œil d'ensemble, examinons plus en détail l'appareil, dont l'ingéniosité minutieuse est encore bien caractéristique des

sert à pincer le nez afin d'empêcher toute respiration par la voie nasale. La respiration buccale est ainsi seule possible.

En outre, derrière la cartouche s'étend une toile qui entoure la poitrine à laquelle elle reste fixée



Appareil à oxygène « Draeger »  
en place, vu de face

grâce à deux cordons qui se raccordent sur le côté du corps à l'aide d'un mousqueton. Cette première toile est renforcée par une autre toile, celle-ci double, qui forme écran pour le corps contre la chaleur dégagée par la cartouche. Un cordon se passant autour du cou sert à mieux fixer l'appareil en l'empêchant de glisser.

Le tube de dégagement en caoutchouc est d'ailleurs aussi pourvu d'un cordon que l'on met autour du cou. Ainsi le tube pend tout à la portée de la bouche et en cas d'alerte il suffit d'une seconde pour le mettre à la bouche.

Un petit opérateur plat en caoutchouc sert à obturer l'orifice de sortie de l'oxygène dans l'embouchure.

Lorsque l'instrument est en marche, la cartouche doit d'abord devenir chaude, puis brûlante. La chaleur que dégage la cartouche est l'indice qu'elle reçoit bien  $\text{CO}_2$  de la respiration. Plus la température de la cartouche s'élève, plus son pouvoir purificateur de l'air respirable est considérable. Une cartouche qui ne fait que tiédir est sans valeur. La chaleur que doit atteindre la cartouche doit être telle qu'il soit impossible de toucher les parois avec les mains sans se brûler.

Plus l'usage de l'instrument se prolonge plus la chaleur que dégage la cartouche est intense. Elle peut s'élever jusqu'à  $80^\circ$ . Toutefois, la couverture d'abri et le vêtement forment pour le corps un écran suffisamment efficace pour que l'homme soit rarement gêné. Cependant il arrive que cette chaleur rende l'appareil insupportable. Dans la cartouche l'air se réchauffe également. L'air chaud n'est nullement nuisible ni pour le porteur ni pour l'appareil. Bien que, lorsque la



Appareil à oxygène « Draeger »  
en place, vu de profil

marche est normale, l'air qui sort de la cartouche soit très chaud, l'organisme n'en est cependant pas incommodé.

Les cartouches doivent être conservées au sec et hermétiquement closes. Les cartouches de bonne qualité cliquent nettement, lorsqu'on les agite, en raison de l'oxythie qu'elles contiennent. C'est la preuve que l'oxythie est bon et n'est pas effrité.

C'est le travail chimique qui dégage la chaleur ; donc, si la cartouche reste froide ou même tiède, on peut être sûr que l'appareil ne fonctionne pas.

Le laps de temps est assez court au bout duquel, lorsqu'on se sert de l'appareil, on doit changer la cartouche, parce que usage et refroidissement. Quand l'oxythie est épuisée il faut écartez la cartouche. On doit mettre la nouvelle en place, de façon à ce que sa partie supérieure soit en haut de l'appareil.

La cartouche d'un appareil pris aux Allemands en Champagne portait :

Haut et bas en estampe :

7x11 : 1/2

Modèle 1914

Cet appareil a été construit et étudié avant la guerre par les Allemands dans des laboratoires à Zurich. Puis sur une étiquette cartouche se trouve :

Draeger-Tübben

Marque Draeger-Lübeck

Sur la toile on pouvait lire :

N° 021209 de l'armée

En 1914 il y avait donc plus de 20.000 respirateurs livrés.

Les cartouches marquées 1/2 durent d'une demi-heure à une heure ; celles marquées 1/4 peuvent fonctionner d'un quart d'heure à une demi-heure.

Ce temps écoulé elles sont sans efficacité et deviennent même un danger pour l'homme qui s'y fie.

La banlieue va cultiver  
ses terrains en friche

Hier après-midi a eu lieu une réunion des maires de la banlieue de la Seine. On sait que ceux-ci se réunissent chaque mois pour discuter en commun les diverses questions qui soulèvent le problème de la vie chère et examiner les moyens de coordonner leurs efforts, en vue de défendre les intérêts des collectivités qu'ils représentent.

A l'ordre du jour de la séance d'hier figurait la question relative à l'utilisation des terrains incultivés de la banlieue parisienne.

C'est le maire de Boulogne, M. Lagneau, qui, après avoir rappelé que le projet Méline réglementant la culture des terres abandonnées est toujours en instance devant le Parlement, a exposé à ses collègues la nécessité qu'il y a, en raison de la cherté croissante de la vie, de prendre des mesures collectives pour assurer sans plus tarder la culture des terrains de la banlieue laissés en friche par leurs propriétaires.

Déjà dans un certain nombre de communes, notamment dans celles de Maisons-Alfort et de Montrouge, de sérieux efforts ont été réalisés dans ce sens. Les maires y ont réquisitionné les terrains incultes, et, moyennant une légère redevance, les ont mis à la disposition de ceux de leurs administrés qui les ont demandés pour y cultiver les légumes nécessaires à l'alimentation de leurs familles. Ces tentatives ont donné d'excellents résultats. Il importe, a dit M. Lagneau, de les généraliser et de réaliser un projet d'ordre général qui, ralliant toutes les initiatives, permettra aux petites gens de la banlieue, d'avoir un jardin où ils pourront, à peu de frais, récolter les légumes qui sont la base de leur nourriture.

Divers moyens ont été envisagés pour trouver à cette importante question une solution pratique, dont la mise à exécution rapide — l'époque des semis étant déjà avancée — aidera dans une sensible mesure au développement de la culture maraîchère.

Les députés de la Seine  
se préoccupent de la cherté de la vie

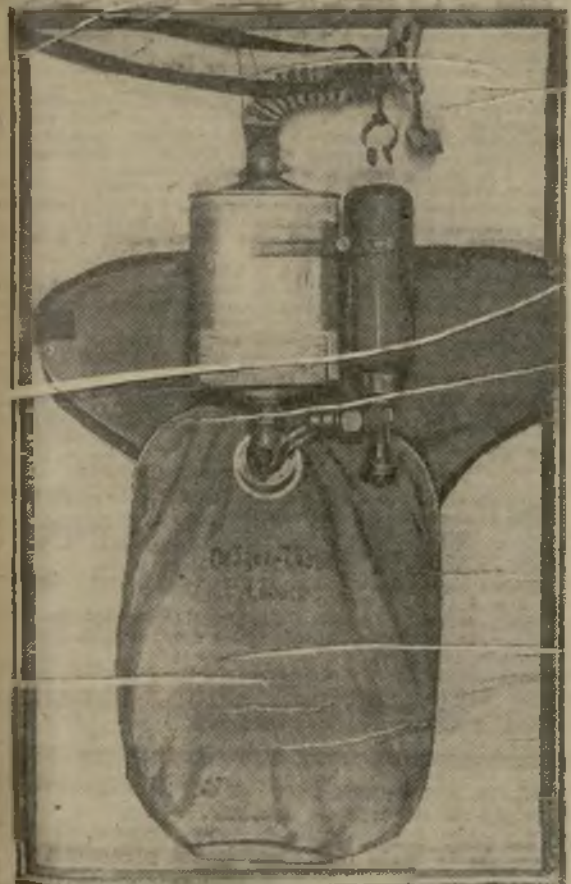
Le groupe des députés de la Seine, réuni à la Chambre, s'est entretenu de la pénurie du sucre et de la cherté toujours croissante de la vie à Paris.

Il a chargé MM. Edouard Ignace et Puchel de se rendre auprès des ministres de l'Intérieur et du Commerce pour examiner les mesures à prendre d'urgence pour remédier à la situation.

Le groupe a entendu ensuite lecture d'un rapport de M. Rozier sur la réorganisation des Halles de Paris.

## DANS LA MARINE

Légion d'honneur et médaille militaire. — Légion d'honneur. Officier : le capitaine de frégate Testot-Ferry, chef de la flottille de sous-marins de la Méditerranée ; le lieutenant de vaisseau Pieri, des batteries de canonniers marins ; le premier maître canonnier Guiraud, maître militaire ; les matelots sans spécialité Le Blay et Duval.



Appareil à oxygène « Draeger »

méthodes scientifiques allemandes, car si le principe date de l'avant-guerre, on peut affirmer que c'est surtout la guerre qui en a permis la multiplication.

La cartouche est une boîte plate en tôle qui contient l'oxythie. Sur ses parois extérieures est inscrit, bien en évidence, le mode d'emploi.

L'oxythie est un mélange de peroxyde de potassium et de sodium qui, au contact de l'eau, dégage à froid de l'oxygène, oxyde les matières organiques de la respiration et absorbe  $\text{CO}_2$  expiré en formant du carbonate de soude.

Sur le côté de la cartouche vient s'appliquer le tube d'acier renforcé, peint en bleu, qui renferme de l'eau sous la pression d'une couche d'air comprimé. Ce réservoir est maintenu en place par l'intermédiaire d'une pince qui se fixe sur la cartouche. A la partie inférieure du tube un robinet stylisé permet de faire arriver l'eau goutte à goutte sur l'oxythie. L'oxygène se dégage en même temps que la cartouche s'échauffe. Cet oxygène chaud se rend dans un sac caoutchouté adapté à l'extrémité inférieure de la cartouche et recouvert de toile. Lorsqu'il s'est un peu refroidi, il vient se dégager par le tube annelé en caoutchouc qui, ainsi que nous l'avons déjà vu, vient s'appliquer exactement sur la bouche grâce à un dispositif qui empêche toute fuite de se produire.

Cette embouchure spéciale porte en effet deux pointes de caoutchouc qui, une fois prises par les dents, permettent de la maintenir strictement adhérente. Le tube se complète par une pince qui



## Petite gazette de la Comédie

Dimanche 7 mai, les artistes qui faisaient partie de la troisième mission de la Comédie en Suisse depuis le début de la guerre sont rentrés à Paris après avoir interprété chez nos voisins la tragédie d'*Horace* que je crois pouvoir appeler le bréviaire du patriote français. Je vous enverrai un jour, avec documents à l'appui, l'histoire de ces voyages, leur origine, leurs résultats matériels et moraux, ce qu'ils ont été, ce qu'ils auraient pu être aussi. Aujourd'hui je note simplement que le retour de Paul Monnet a permis de redonner mardi *les Bourbons*, représentation très intéressante dans son ensemble, malheureusement un peu gâtée par de regrettables « bêtises ». Ce n'est point la faute des comédiens, mais du système actuel. On monte en hâte les pièces avec trop de hâte. Les conséquences de cette promptitude ne seraient point graves si l'œuvre tenant l'affiche au moins trois fois par semaine, les acteurs avaient le temps de prendre consciencieusement possession de leur personnage; mais une interruption de huit ou dix jours est d'autant plus préjudiciable à un artiste que celui-ci se livre durant ce délai à d'autres besognes. Quand il s'agit de rôles du répertoire classique appris dès l'adolescence, dès l'enfance parfois, on bien de pièces étudiées à l'origine pendant plusieurs mois, on peut, sans danger, les interpréter de loin en loin; il n'en est pas de même pour une œuvre qui, trop longtemps éloignée de la rampe, s'efface de l'esprit, surtout de la mémoire du comédien comme un fassin qui n'aurait pas été fixé.

L'excellente représentation du *Voyage de M. Perrichon*, le lendemain, fortifie ma théorie d'un heureux exemple. Trois rôles tenus précédemment par Polack, Berr et M. Mayer étaient joués mercredi par Dehelly, Numa et Ravel. Mais ces trois artistes avaient incarné souvent, avant la guerre, Armand, Daniel et le commandant Mathieu (Dehelly faisait même partie de la première distribution de *Perrichon* à la Comédie le 10 mai 1906). Ils ont donc retrouvé, sans effort, tous les traits des personnages qui s'étaient lentement et fortement imprimés dans leur propre personne.

Jeudi, en matinée d'abonnement, les *Rantzau*; le soir, après une belle représentation de *l'Aventurière* avec Albert Lambert fils, Berr, Silvain, René Rocher, Mlle Liliand et Mlle Cécile Sorel, vivante incarnation de l'éblouissante Clorinde dont elle exprime tout à tour les mauvais instincts et les bons généreux, nous avons revu *l'Enfer*. Le délicieux petit acte de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet est rempli de l'esprit le plus fin et le plus délicat, brodé d'ailleurs sur un fond d'une très judicieuse observation. Jouée pour la première fois à la Comédie le 25 avril 1913, *l'Enfer* « faisait affiche » avec *Vouloir*, de M. Gustave Guiches, à la matinée du 1<sup>er</sup> février 1914; on ne nous l'avait pas redonnée depuis. La représentation d'avant-hier jeudi est la quatorzième. Mlle Leroy reprend sa création ainsi que Numa et Le Roy. Tous trois sont parfaits. Mlle Leroy tant autant d'esprit dans son jeu et son débit que les auteurs en ont senti dans leur texte; Numa est un mari d'une touchante quiétude; Le Roy joue Max avec autant de fantaisie que de mesure, si bien que son personnage, comique jusqu'au ridicule, est cependant d'une vérité absolue. Un seul rôle, un tout petit rôle, n'a pu, hélas! retrouver son créateur, et c'est Clorinde qui a interprété le domestique, tenu en 1913 et 1914 par Reynal dont nous devons rappeler le nom à toute

occasion, afin que, des deux côtés de la rampe, on n'oublie pas.

La Comédie reprend ce soir le *Marquis de Priola*; désireux d'alléger ma prochaine note, j'établis « l'état civil » de la pièce de M. Henri Lavedan :

Le *Marquis de Priola* a été reçu par le Comité le 21 mai 1901. C'était la troisième pièce que M. Henri Lavedan faisait représenter à la Comédie-Française, où il avait débuté le 17 mai 1890 avec *Une Famille*, puis donné *Léonore* en 1898. (Il venait y faire applaudir ensuite le *Duel* et *la Visite* (1905); *Sire* (1909); *le Goût du vice* (1911).

La première représentation du *Marquis de Priola* eut lieu le 7 février 1902. Succès considérable; la pièce fut jouée 78 fois dans l'année, produisant, d'après les chiffres officiels relevés par M. Joannides sur les registres de la Maison, une somme totale de 506.925 francs, soit une moyenne de 6.490 francs par représentation. Ce succès, il est vrai, fut dépassé par celui du *Duel*, joué cent fois en dix mois, du 17 avril 1903 au 18 février 1906, avec une moyenne de 7.122 francs pour les 91 premières représentations! Mais l'année 1902, qui vit alors le *Marquis de Priola*, est aussi l'année de la triomphale reprise des *Bourgeois de Calais* à l'occasion du centenaire de Victor Hugo, celle de l'entrée à la Comédie du *Passé*, de M. de Porto-Riche; enfin, le 22 décembre, M. Maurice Donnay s'empara de la scène avec *l'Autre danger*, dont la brillante réussite fut encore rehaussée par l'état des débuts de Mme Pélal.

Le *Marquis de Priola* resta au répertoire où nous le trouvons tous les ans jusqu'au 10 juillet 1911, date de la 136<sup>e</sup> et dernière représentation. Le 17 mai 1912, Le Bargy en joue seulement la plus grande partie du deuxième acte à sa soirée d'adieux; c'est sa dernière apparition sur les planches de la Comédie.

La centième du *Marquis de Priola* avait eu lieu le 28 avril 1905; ce soir-là, le grand et cher Mounet-Sully avait figuré au premier acte, à la fête de l'Am-bassade.

En vous parlant des nouveaux interprètes, je vous dirai quelques mots des anciens, dont deux, Le Bargy et Dessonnes, n'avaient jamais été remplacés jusqu'à ce jour.

Emile Mas.

## THÉÂTRES

**L'Opéra.** — La première représentation d'un tableau de *Miguel*, de M. Théodore Dubois, aura lieu à la soirée de jeudi prochain. Cette œuvre inédite, dirigée par M. Henri Büsser, aura pour interprètes MM. Lestelly et Nargon et Mlle Demougeot, qui paraîtra le même soir dans *les Girondins*, de M. Fernand Le Borne.

**La Comédie-Française.** — La Comédie-Française organise pour le 21 mai une Matinée de Gala au bénéfice des marins de France.

Le produit de cette représentation sera versé à l'œuvre du « Souvenir de la France à ses marins » qui vient en aide aux cent mille marins de la flotte qui, depuis près de deux ans, font vaillamment leur devoir à bord des cuirassés, des torpilleurs, des sous-marins, des châtiments, des dragueurs de mines.

Le ministre de la Marine a accordé à la Comédie-Française la concession de la machine des équipages de la flotte et des familles marines de l'Yser.

M. Lavedan a bien voulu accepter de prononcer une allocution.

Le programme tout à fait exceptionnel de cette matinée sera publié incessamment.

**Aux matinées nationales.** — Demain, à la Sorbonne, pour la Matinée Nationale extraordinaire, les interprètes des chants patriotiques de la France depuis le sixième siècle seront : Mmes Marie Delna, Chénal, Lapeyre, Edmée Favart, Vaudier, Zepilli, Montjoyet, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique; Mmes Dussane, Albin, Mona Gondré, de la Comédie-Fran-

çaise et de l'Odéon; Mmes Marguerite Deval, Jane Pierly, M. T. Berka, MM. G. Berr, de Max, de la Comédie-Française; Dufourne, Paul Pecqueur, de l'Opéra-Comique; M. Dumény, les élèves de la Schola Cantorum dirigés par MM. Vincent d'Indy et de Serres, la musique de la Garde républicaine et son chef, M. Halay.

C'est M. Couyba, sénateur, ancien ministre, qui prononcera l'allocution.

**Aux Capucines.** — Demain dimanche, à 2 h. 1/2, une nouvelle matinée de son grand succès : *Ça pousse!*

**A Marigny.** — On répète activement à Marigny la revue de M. Rip, qui aura pour principaux interprètes Mlle Armande Cassive, MM. Paul Ardoy et Grier.

**L'œuvre « Mon Soldat 1915 ».** — Mercredi dernier à 8 h. 1/2, au Théâtre Albert-1<sup>er</sup>, au milieu d'une assistance nombreuse, une matinée au profit de l'œuvre « Mon Soldat 1915 », dont le siège est à Paris, 8, avenue Velasquez, et qui a pour but de venir en aide aux soldats des régions envahies.

La Comédie-Française, brillamment représentée par Mmes Pierson, Ko'b, Leroy, Silvain, Robiane, MM. Albert Lambert, Numa, Denis d'Inès, René Rocher, donna le troisième acte de *Cotillon Roudoche* et récita des fragments de poèmes de M. Pierre Frondale.

**Une réouverture.** — Le Nouveau-Théâtre du Château-d'Eau, 61, rue du Château-d'Eau, rouvrira ses portes le mardi 16 mai, à 8 h. 30 du soir pour les représentations du Théâtre des chefs-d'œuvres anciens et Concerts-Rouge réunis. *Le Mariage de Figaro*, opéra-comique en deux actes, musique de Philidor. Mme J. Eulda, Mlle Lorand, MM. Jean d'Arrol, Dufrenoy, Renolr, Janis, Laporte, l'orchestre des Concerts-Rouge; chef d'orchestre, M. Joseph Jemain. Interprète vocal et instrumental par M. Deville, Mlle Claire Galaron, M. J. Leblond, violoniste, et l'orchestre des Concerts-Rouge.

**Matinée de bienfaisance et de solidarité.** — Une matinée au bénéfice de l'œuvre « les Blessés du Travail », rattachée au ministère de la Guerre, aura lieu aujourd'hui à 2 heures, au théâtre du Gymnase, avec les concours de Mmes Lapeyre, Danzas, M. Carré, J. Borol, Soula Pavloff, Dussane, Liliand, M. Deval, Mistinguett, A. Clairville, Gaby, Bolay, MM. Noël, F. Depas, Culton, Polin, Maguand, les poètes Jolider, de l'Opéra.

On terminera par la première représentation de *Rêve de Noël*, féerie jouée par vingt-cinq enfants.

### SAMEDI 13 MAI

**Comédie-Française.** — A 1 h. 30, *Britannicus*, le *Médecin malgré lui*. A 8 h. 30, le *Marquis de Priola*.

**Opéra-Comique.** — A 8 heures, *la Tosca*.

**Odéon.** — A 2 heures, *le Voyage à Dieppe*, le *Legs*. A 8 heures, *le Lion amoureux*.

**Théâtre Antoine.** — A 8 h. 45, *l'Homme qui assassina*.

**Ambigu.** — A 8 heures, *la Femme X...*

**Apollon.** — A 8 h. 45, *la Cocarde de Mlle Pinson*.

**Athènes.** — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.

**Bouffes-Parisiens.** — A 8 h. 45, *Poless et Perimutter*.

**Capucines** (tel. 156-40). — A 8 h. 30, *Ça pousse! revue!*

*Mon ami fait du théâtre*; cinq minutes, s. v. p.

**Châtelet.** — Matinée jeudi et dim. 2 heures. Soirée sam. et dim. 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.

**Gaité-Lyrique.** — A 8 h. 15, *l'Œuvre de la France*.

**Grand-Guignol.** — A 8 h. 45, *Atavisme*, *Pêche de jeunesse*, le *Document 528*, etc. (Matinée dim. et mercr.).

**Gymnase.** — Relâche jeudi; les autres jours, à 8 h. 50, *le Rubicon*; dimanche, matinée.

**Porte-Saint-Martin.** — A 8 h. 45, *la Flambee*.

**Théâtre Réjane.** — A 8 h. 15 mercredi, jeudi, samedi et dimanche, *Zaza*; jeudi et dimanche, matinée, *Madame Sans-Gêne*.

**Palais-Royal.** — A 8 h. 20, *le Petit Café*.

**Renaissance.** — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.

**Sarah-Bernhardt.** — A 8 heures jeudi et samedi; dimanche, matinée et soirée, *le Vengeur*.

**Tréport-Lyrique.** — A 8 h. 45, *la Traviata*.

**Variétés.** — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.

**Vauvilliers.** — *Jules César*. Tous les jours, matinée 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

**Olympia** (Cent. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30 : Quinze petites attractions sensationnelles.

**Gaumont-Palace.** — A 8 h. 20, *les Vampires*, *le Maître de la Foudre*, *l'Angleterre est prête*. — Loc. 4 rue Forest, de 11 à 12 h. Tél. Marc. 16-73.

**Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace** (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

**Omnia-Palace.** — *La Fille d'Hérodiade* (Mlle Kaplerkowsk), *la Sonnette du diable*, *Rigadin et les deux Dactylos* (Truc), Actualités militaires.

**Folies-Dramatiques-Cinéma.** — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

**Tivoli.** — Actualités militaires *la Fille d'Hérodiade*, *la Sonnette du diable*, *les Deux Richesses*.

## La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M. Claude LEMAITRE

### CHAPITRE VIII

Puis ce fut la campagne qui se déroula sur les côtés de la route en l'alignant. Elle encerclait des ruelles, des champs où régnait le calme imposant dont Didier était résigné à se repaître pendant trois heures.

Il consacrait ce laps de temps à vaincre la résistance de Clotilde contre le divorce et à conquérir sa fille.

Le père ne dédaignait pas l'affection de l'enfant qu'il avait si allégrement abandonnée. Il eût trouvé humiliant de n'être pas aimé de sa fille et était disposé à se montrer avec elle d'une humeur charmante. Il voulait être chéri de Monette avant et même après sa séparation d'avec Clotilde.

La jeune fille vivrait encore un peu auprès de sa mère, mais quand elle aurait épousé le fils de Dorothée, comme Didier le désirait, elle appartiendrait à un nouveau groupe de famille et la châteline de l'Aud serait forcément délaissée.

Cette pauvre Clotilde, pensait Didier en songeant à sa double combinaison matrimoniale, cette pauvre Clotilde n'a jamais eu de veine!

Il soupirait et il la méprisait pour les douleurs dont il se soulevait le fidèle dispensateur.

Alors silencieux dirigeait son cheval à coups de guidon et de fouet. Il menait sans enthousiasme le chariot à l'arrière. Il avait le pressentiment de ne compter avec le maître et ren de bon à au château.

Il ne se trompait pas tout à fait. Clotilde et Monette étaient sur le perron quand la voiture franchit la porte du parc. Elle contourna la pelouse et s'arrêta au bas des degrés.

Salut, teste, Didier sauta du marchepied et il fut à terre pour recevoir sa fille dans ses bras. Elle était benvenue, bruyante, animée de revoir ce jeune père qu'elle avait imaginé absolument aimable, c'est-à-dire tel qu'il lui apparaissait.

— Mademoiselle, fit Didier en souriant, mes hommages. C'est toi, petite Monette, qui es devenue si belle et si grande!

— Oui, c'est moi, répondit la jeune fille avec vivacité. Et je ne t'ai pas oublié.

Derechef deux baisers tendres palpèrent sur les joues de Didier. Son cœur en reçut le choc. Je vous assure qu'en un instant il devint père de la tête aux pieds de la ravissante créature qui l'accueillait avec enthousiasme. Il était tellement aise de sentir contre lui un être jeune et chaleureux qui l'aimait sans qu'il eût rien fait pour cela! Il avait en affection filiale gagné le gros lot, et serviteur du hasard il trouvait sa chance très naturelle et amusante aussi. Il appréciait l'imprévu, les conquêtes menées grand train et les avantages récoltés en un instant.

Il avait une joie réelle de retrouver cette Monette à qui il avait à peine songé pendant des années.

Il monta sur le perron où une femme en rose fort élégante lui tendait la main.

— Embrasse-le donc, commanda Monette à sa mère.

Elle poussait Didier contre sa mère, elle s'ap-

Ayuntamiento de Madrid

pliquait à unir ses parents, car elle ignorait les projets de divorce de Didier.

Le père écarta Monette avec fermeté, il s'empara de la main que Clotilde lui présentait et il baisa les doigts délicats ou brillait seul l'anneau d'or, l'alliance donnée à Clotilde, le jour de leur mariage à l'église.

Il y eut alors un instant de gêne entre ces trois êtres : un souffle glacé passa et éteignit la tendre ardeur de Monette.

C'était peut-être la froideur accumulée dans l'âme dédaignée de Clotilde qui, s'exhalant en quelque sorte de son corps, détruisait l'abandon exquies de Monette accueillant avec joie son père prodigue.

— Ma chère petite, demanda Clotilde, fais monter le sac de ton père dans la chambre bleue.

Quand elle fut seule avec Didier, Clotilde lui demanda :

— Taisez, je vous prie, vos projets de divorce devant Monette. Je n'ai pas voulu gâler par une pareille nouvelle son bonheur de vous revoir.

— Vous n'avez pas changé, ma chère Clotilde, répondit le mari, vous êtes pleine de tact et de délicatesse.

Didier n'avait jamais ménagé les compliments à sa femme, surtout quand il projetait de se mal conduire avec elle. Clotilde se souvenait de cette tactique et elle eut un léger frisson dans les épaules. De la peur s'abattait sur elle avec des secousses, mais comme Monette revenait, elle eut le courage de sourire. Depuis son mariage, le cœur de Clotilde avait battu pour souffrir, l'habitude était prise.

Pendant le déjeuner, Didier fut très à l'aise, très chez lui dans la salle à manger de l'Aud.

Elle était fort agréable avec ses deux fenêtres et sa porte vitrée donnant sur le jardin. Des



## BLOC-NOTES

## NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi d'Angleterre a reçu en audience privée, au palais de Buckingham, S. A. Zille Sultan, oncle de S. M. le shah de Perse.

Le roi a conféré la dignité de chevalier commandeur de l'Inde à S. A. le prince Ismail, fils de Zille Sultan.

## CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le baron Hayashi, ancien ambassadeur du Japon en Italie, venant de Rome et se rendant à Londres, est à Paris pour quelques jours.

— M. Eric Phipps, secrétaire à l'ambassade d'Angleterre à Madrid, vient d'être nommé premier secrétaire à l'ambassade de la Grande-Bretagne à Paris. Très connu dans la société parisienne, le distingué diplomate s'y est acquis les plus vives sympathies.

## INFORMATIONS

— Parmi les dernières citations à l'ordre du corps d'armée nous relevons celle du dessinateur humoriste Georges Villa, lieutenant pilote à l'escadron M. E. 5, qui est ainsi conçue : « A fait preuve, au cours de nombreux vols de réglage, d'une énergie particulière en continuant ses réglages sous un feu violent et ajusté ».

— La duchesse de Camasira a quitté Paris pour se rendre à Italie.

## BIENFAISANCE

— Le mardi 16 mai, au Bazar de la Charité, 84, rue de Grenelle, sous la présidence de la duchesse d'Uzès douairière, aura lieu la vente annuelle du *Saintien Français*.

Cette vente de bourses d'études et d'enseignement pour orphelins ou enfants de familles ruinées, le *Saintien Français* se trouve, par son but, au premier rang des œuvres de guerre. Ses comptes sont pourvus de paquets de soldat, layettes, chocolat, objets divers. La moindre offrande au siège social de l'Œuvre, 42, rue du Bac, sera reçue avec reconnaissance.

## MARIAGES

— Au temple de l'Oratoire a été célébré dans l'intimité, le mariage du docteur Horace Plach, aide-major au 19<sup>e</sup> régiment de chasseurs, avec Mlle Henriette Gardiol, fille du président du conseil d'administration du Comptoir d'escompte de Genève, ancien président de la Chambre de commerce de cette ville.

— Le mariage de M. André Bourgeois, inspecteur des finances, lieutenant d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, avec Mlle de Jourdan-Savonniers, a été célébré, dans l'intimité, en l'église Saint-Joseph d'Angers.

— Le mariage de M. A. Saint-Vel avec Mlle de Saint-Albin, venue de notre ancien confrère, vient d'être béni, dans l'intimité.

Les témoins étaient, pour M. A. Saint-Vel : M. Saint-Vel, agent de change honoraire, chevalier de la Légion d'honneur, et Mme E. Gross, veuve de l'armateur du Havre, ses frère et sœur.

Cous de Mme de Saint-Albin : le capitaine Wheatnall, de l'armée, son oncle, et le capitaine Serge de Meunier, du 80<sup>e</sup> régiment d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur.

## NAISSANCES

— Mme André Kahn, née Aboucaya, a mis au monde un fils : Alain.

## DEUILS

— La messe annuelle pour les Polytechniciens défunts sera dite à Saint-Pierre-du-Mont, mardi prochain 16 mai, à 10 heures. Leurs familles sont invitées à y assister.

Nous apprenons la mort :

— Du sous-lieutenant d'artillerie Jean de Lagarde, élève de l'Ecole polytechnique, fils du colonel de Lagarde, mort pour la France, le 3 mai, à l'âge de vingt ans, décoré de la croix de guerre.

— De M. Pierre Leduc, avocat au barreau de Brest, maire de Landerneau et conseiller général du Finistère, décédé à Limoges, où il était attaché comme lieutenant à l'état-major d'une brigade d'infanterie.

— De M. José García Calderon, d'une des familles les plus distinguées du Pérou, sous-lieutenant dans l'armée française, mort pour la France, devant Verdun, frère de M. Francisco Calderon, premier secrétaire de la légation du Pérou à Paris, engagé au début de la guerre et trois fois cité à l'ordre de l'armée.

— Du baron Bacci de Romand, décédé à quatre-vingt-cinq ans, en son domicile, faubourg Saint-Honoré; il avait épousé Mlle de Bousmery.

— De M. Raoul Engelhard, engagé à quarante-six ans, au 21<sup>e</sup> colonel. Il est le troisième fils de Mme Engelhard mort pour la France.

## LES SPORTS

## CYCLISME

Le Brevet de cycliste militaire de 50 kilomètres. — Avec l'agrément du ministère de la Guerre et l'autorisation de la préfecture de Seine-et-Oise, l'Union Vélocipédique de France organise, demain, pour les jeunes gens des classes 1916 et plus récentes, une épreuve pour l'obtention du Brevet de cycliste militaire de 50 kilomètres. Parcours Champigny-Coubert et retour, effectué en moins de deux heures et demie. Départ à 2 heures à Champigny.

## FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe de France. — Les deux adversaires qui se disputeront demain, à 3 h. 30, sur le terrain du Red Star, à Saint-Ouen, la finale de la Coupe de France, ont un valetour passé derrière eux. L'Etoile des Deux-Lacs a triomphé plusieurs fois dans les championnats de la F.G.S.P.F. et elle a mis sur pied, de tous temps, de redoutables équipes. Pour l'Olympique (L.F.A.), le fait d'être en tête du Challenge de la Renommée, devant des clubs tels que le Red Star, le C.A. Vitry, l'E.S. de Saint-Maur, la J.A.S., suffit à affirmer de quels brillants éléments elle dispose. Lutte très acharnée en perspective.

La recette de cette importante rencontre, véritable championnat de France de guerre, est entièrement affectée aux Ballons du Soldat.

## TIR

A l'U.S.T.F. — L'Union des Sociétés de Tir de France informe les jeunes gens que la prochaine séance de tir à longue portée, pour les classes 1916 et 1917, aura lieu au stand d'Anteuil, demain dimanche, de 8 heures à 11 h. 1/2 et de 13 heures à 16 heures. Les jeunes gens désirant prendre part à cette séance doivent se faire inscrire, soit à l'Union des Sociétés de Tir de France (U.S.T.F.), 46, rue de Provence, de 2 à 5 heures, soit au stand. Instruction gratuite ouverte aux classes 1916 et 1917.

## BOXE

Poules des amateurs et des scolaires. — Le comité de l'Association des élèves et anciens élèves des écoles de boxe Malinquet vient de décider que, pour les prochaines poules des amateurs et des scolaires qui se disputeront fin courant, il ne sera tenu compte que des inscriptions qui seront accompagnées du droit d'engagement de 1 franc. Engagements aux écoles Malinquet.

## EDUCATION PHYSIQUE

« Fémina-Sport » (Association féminine d'éducation physique et sportive) donnera, en son local, 116, rue du Bac, deux séances : l'une aujourd'hui samedi, à 8 heures du soir ; l'autre, demain dimanche, à 2 h. 30.

## Réclamez-nous d'urgence

Les exemplaires d'Excelsior qui manquent à votre collection. Nous sommes en mesure de fournir à nos lecteurs tous les numéros parus le 1<sup>er</sup> septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros épuisés de juillet et d'août 1914.

Joindre, par exemplaire demandé : Pour la France. — Année 1914 : 0 fr. 20 ; année 1915 : 0 fr. 15.

Pour l'étranger. — Année 1914 : 0 fr. 30 ; année 1915 : 0 fr. 25.

## DIVORCE

à FORFAIT avec FACILITES de PAIEMENT. France et Etranger (même par correspondance) par Avocat spécial (30<sup>e</sup> année). — Réhabilitation à l'honneur de l'Etat. VAUSSEUR M. 92, Rue de Rivoli (en face la Tour St-Jacques). Consultation au lettre 5 h.

## CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Comme suite à notre appel demandant des voitures de secours, nous avons reçu la somme de 5 francs de A. P. V. et plusieurs autres de bénévoles rouleurs.

Nos sincères remerciements.

Un fauconnier rouleur de Mme Fleury, de Fontenay-le-François.

## La Bourse de Paris

DU 12 MAI 1916

Peu d'affaires aujourd'hui encore : mais, à l'exception des valeurs espagnoles à nouveau réalisées, le reste de la cote témoigne de bonne fermeté. Nos rentes se traitent toujours, le 9 0/0 à 83, le 5 0/0 à 87,95, le 3 1/2 0/0 à 80,10.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure se tasse de 94,85 à 94,50. Par contre, notions aux Russes la reprise du 1900 à 77,40.

Les établissements de crédit sont peu traités : la Banque de France est soutenue à 4.840.

Aux grands Chemins français, le Nord assure une autozaine de points à 1.380, le P.-L.-M. s'en adjuge de 1.010, le Midi à 948. Lignes espagnoles irrégulières : Nord-Espagne réalisée à 435 ; Saragosse mieux tenu à 420.

Cuprifères toujours bien disposées : Rio 1.728 contre 1.774. En banque, on a quelque peu réalisé aux industrielles russes. Adammains, Bakou est en légère avance à 1.355.

## COURS DES CHANGES

Londres, 28,27 ; Suisse, 119 1/2 ; Amsterdam, 218 ; Petrograd, 183 ; New-York, 504 ; Halle, 95 ; Barcelone, 580.

Le gérant : VICTOR LAUVENHAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voluzard.

## CARTON BITUMÉ

à vendre. Odier, ILE-GENEVE.

## SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

## Médication Alcaline Pratique

## COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

à base de Sels Vichy-État

2 ou 3 dans un verre d'eau potable donnent instantanément une

EAU ALCALINE GAZEUSE

2<sup>e</sup> LE FLACON très digestive de 100 — Toutes Pharmacies.

finances ornaient les murs, et les meubles, un buffet, un dressoir et un coffre à pain, avaient vu à la place qu'ils occupaient. Ils avaient gagné peu à peu leur beau lustre, leur ton foncé et cette légère usure aux angles qui les rendait doux à l'œil et au toucher. Ils étaient d'un poli, d'un fini parfaits, en un mot les dignes contemporains des arrière-parents de Clotilde, qui avaient fait tourner et sculpter ces meubles pour le confort de leurs descendants et de leurs alliés.

Clotilde, affable, désigna à Didier le siège en face du sien.

— La place du maître de la maison, dit-elle : je souhaite que vous l'occupiez longtemps.

— Toujours, assura Monette.

Didier garda un silence prudent. Cette idée d'un retour définitif à son foyer lui déplaisait fort ; mais ayant toujours agi à sa guise, il était certain d'obtenir de Clotilde une libération plénière.

Grâce à cet espoir, il garda sa bonne humeur et son excellent appétit.

Ses mets préférés lui furent présentés ; il trouva exquis l'omelette aux truffes, le poulet grillé, sauce diable, et les asperges béarnaises. Il apprécia en gourmet un dessert champêtre composé de fraises, de cerises et de crème.

Il aimait les châtiments, il les dégustait d'un air friand et fin.

Il buvait aussi : les vins capiteux glissaient de son gosier dans son gosier avec la facilité d'un liquide suivant son cours.

Le café fut, selon les habitudes d'été, servi sous une tonnelle que Clotilde avait fait disposer pour cet usage.

Tandis que Monette offrait du sucre à son père, il lui mit sur la joue la plus capiteuse des chiquebottes, à la fois taquine et amicale.

Toute réflexion faite, c'était la jeune fille de

la maison, sa fille, qu'il voulait conquérir à tout prix.

Il s'étendit avec complaisance sur sa vie en Amérique, sur la fortune qu'il avait faite pendant son exil.

— Aussi, Monette bien dotée choisira un mari de son goût, acheva-t-il en manière de conclusion.

— Pour me plaire, répondit la jeune fille, il devra le ressembler.

— Imprudente ! s'écria le père, ce n'est pas un mari de mon espèce, qu'il te faut. Fais attention et surtout prends celui qui te rendra heureuse.

Monette soupira, rougit ; elle était assise si peu, à peine, elle paraissait prête à s'envoler de sa chaise, elle ressemblait à quelque dame d'Assomption de Murillo qui attend des augees pour monter au ciel !

— Heureuse ! murmura-t-elle avec douceur, heureuse !... Celui qui me rendra heureuse !

— Et dont tu feras le bonheur, ajouta Clotilde ; une femme s'habitue à vivre sans joie, mais il est plus douloureux pour elle de ne pas réaliser celle des êtres chéris.

Un sentiment semblable était de ceux que Didier attendait de Clotilde. Cette tendance au renoncement qu'elle exprimait lui paraissait tout à fait convenable.

— Très juste ce que vous dites, approuva-t-il de suite. Il faut se sacrifier parfois à l'avenir de ceux qui nous sont chers.

— Certaine résignation serait parfois plus funeste à nos obligés qu'à nous-mêmes, répliqua Clotilde avec vivacité.

Le silence régna pendant quelques instants.

Didier renoua la conversation avec des compliments.

Il vanta le café, admira la charmille, flâta sa femme et sa fille de leurs toilettes qu'il trouvait du meilleur goût.

— Vous n'êtes pas devenues des provinciales, dit-il, et je vous approuve.

— On s'habille très bien, en province, assura Monette. A Provins, nous avons quelques élégantes dont la mise ne déparerait pas les réunions de la gentry parisienne. Et puis nos robes viennent de Paris.

— On les dirait expédiées d'hier par un courrier de la place Vendôme.

— Une toilette de la rue de la Paix, quel rêve ! soupira Monette.

— Il est facile de le réaliser, assura Didier, tu choisiras dans les grandes maisons celle que tu préfères et tu commanderas tout ce que tu voudras, promet le financier. Le père d'Amérique est le cousin germain de l'oncle d'Amérique et je serai les deux pour toi.

Monette eut un air réservé peu au gré de Didier. Elle regarda sa mère, soumettant la proposition de son père à son approbation.

La jeune fille sentait, à présent, qu'un terrible orage conjugal menaçait de ruiner à jamais l'existence de sa mère, peut-être la sienne. Elle ne pouvait oublier en une matinée le départ volontaire de Didier qui l'avait abandonnée pendant plusieurs années.

Il revenait, il promettait monts et merveilles, mais à son arrivée avait-il seulement embrassé sa femme ? Monette se méfiait. La disunion persistait entre ses parents. Elle les regardait sans confiance, craignant leurs projets et elle sentait que pour être juste elle devait d'abord donner toute sa préférence à sa mère qui l'avait élevée,

(A suivre.)



# DANS LE CAMP RETRANCÉ DE SALONIQUE. -- ON EST PRÊT !



CAMPMENT D'UNE SECTION D'AUTOS-CANONS



AUTOUR DE SALONIQUE. UN PAYSAN ET SA FAMILLE



UN PASSAGE DIFFICILE



DÉFENSE SUR UN AFFLUENT DU VARDAR



L'HEURE DE LA BAIGNADE



LE JARDIN POTAGER DE NOS POILUS

Ces loisirs laissés par l'ennemi à nos troupes et aux troupes britanniques du camp retranché de Salonique ont permis aux forces alliées d'organiser sur ce point du front oriental une vaste et inexpugnable citadelle où il ne s'agit plus de se protéger contre un adversaire de moins en moins résolu à attaquer, mais bien plutôt de foncer vers lui sitôt que l'instant sera venu et de le contraindre à céder devant une pression qui sera irrésistible.